GUIDE DU VOYAGEUR

A ANGOULÊME

ET DANS LE DÉPARTEMENT DE LA CHARENTE

Avec un Plan de la Ville d'Angoulême

PAR F. MARVAUD

Professeur au Lycée impérial d'Angoulême, Correspondant du Ministre
de l'Instruction publique pour les travaux historiques
Vice-Président de la Société archéologique de la Charente

ANGOULÊME

LIBRAIRIE DE BAILLARGER, ÉDITEUR

Et chez tous les Libraires du département

1861

GUIDE DU VOYAGEUR



ANGOULÊME. — IMPRIMERIE GIRARD,
Rue de Beaulieu, 58.

GUIDE DU VOYAGEUR

A ANGOULÊME

ET DANS LE DÉPARTEMENT DE LA CHARENTE

Avec un Plan de la Ville d'Angoulême

PAR F. MARVAUD

Professeur au Lycée impérial d'Angoulême, Correspondant du Ministre
de l'Instruction publique pour les travaux historiques
Vice-Président de la Société archéologique de la Charente



ANGOULÊME

LIBRAIRIE DE BAILLARGER, ÉDITEUR

Et chez tous les Libraires du département

1861

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE.

§ I.

ÉPOQUE GALLO-ROMAINE.

L'Angoumois formait avant 1793 une des plus petites provinces de la France, n'ayant que vingt lieues de longueur sur quinze en largeur : lors de la formation du département, qui prit son nom de la rivière qui l'arrose, la Charente, on y fit entrer quelques parties du Poitou, du Limousin, du Périgord et de la Saintonge. On ne saurait lui assigner de limites exactes durant la période gauloise. Les Celtes ou Gaulois y ont laissé pour seuls monuments de leur histoire quelques dolmens et quelques tumuli, parmi lesquels il y en a de très curieux. Sous les Romains ce pays fut compris dans la seconde Aquitaine ; Pline semble en désigner la population sous le nom d'*Agesinates*, qui, selon lui, confinaient aux *Petrocorii* (Périgourdins), aux *Pictavi* (Poitevins) et aux *Santones* (Saintongeais). On y trouve en assez grand nombre des vestiges de la domination romaine : le tracé des grandes voies partant de Saintes, de Périgueux, de Limoges et de

Poitiers; l'emplacement de plusieurs villas conservant leurs noms latins; des camps situés sur ces voies romaines et dont le plus remarquable est celui de Sainte-Sévère, dans l'arrondissement de Cognac; à Chassenon, canton de Chabanais, à la Terne, canton d'Aigre, des restes de temples, de palais, de bains et de cirques. Les Romains possédaient encore cette province quand saint Martial et ses disciples y prêchèrent le Christianisme, selon les uns, au premier siècle de notre ère, selon d'autres, au deuxième. Saint Ausone, premier évêque d'Angoulême, y subit le martyre peu de temps après le passage de saint Martial.

§ II.

ÉPOQUE MÉROVINGIENNE.

Quand les Visigoths furent maîtres du midi de la Gaule, l'Angoumois leur fut soumis; les chrétiens y furent persécutés et les églises catholiques profanées par les Ariens jusqu'à ce que le fondateur de la monarchie française mit fin à cet état de choses. A cette époque finit l'histoire traditionnelle de l'Angoumois, et Grégoire de Tours en commence les annales écrites, que continuent les cartulaires des abbayes. Nous savons par ce premier historien des temps mérovingiens qu'après la bataille de Volcade, gagnée par Clovis sur Alaric II (507), le vainqueur s'empara d'Angoulême, chassa les Visigoths, et rétablit le culte catholique dans cette ville, en y faisant construire des églises, en réparant celles qu'avaient ravagées les Ariens; il y éta-

blit pour évêque saint Aptone, son chapelain. Alors l'Angoumois passa sous la domination des Francs. Il fut compris dans les partages successifs qui eurent lieu entre les princes mérovingiens. On sait qu'il eut à ce titre sa part de malheurs dans les guerres civiles survenues entre les princes. Chilpéric, roi de Soissons, l'enleva à Sigebert, son frère, roi d'Austrasie. Théodebert, fils de Sigebert, entreprit de reprendre l'héritage de son père; il vint camper dans Angoulême, regardée dès cette époque comme une des places fortes de l'Aquitaine; il parcourut ensuite l'Angoumois, brûla ou pilla les églises, persécuta les ministres de la religion au point qu'il fit regretter aux populations par tant de violences les derniers temps de la domination romaine. Son armée rencontra celle de son adversaire non loin d'Angoulême et lui livra une sanglante bataille, dans laquelle Théodebert trouva la mort (576). Un de ses compagnons, ayant trouvé son corps parmi les morts, le fit laver, le revêtit d'un habit digne de son rang, et lui donna la sépulture près de la grotte de Saint-Cybard, d'autres disent dans l'église de Saint-Pierre d'Angoulême.

L'Angoumois revint ainsi au royaume d'Austrasie. Quelques années après (628), comme d'autres provinces du midi, appauvri par les exactions des Francs du nord, il crut pouvoir reprendre son indépendance en se déclarant pour Gondowald, qui se présentait comme légitime héritier du royaume des Francs. L'évêque d'Angoulême et les habitants reçurent le prétendant et le reconnurent pour roi. La mort de Gondowald,

trahi par les siens, rendit inutile cette tentative et affermit la domination des successeurs de Clovis.

Une invasion plus redoutable ne tarda pas à apporter de nouveaux désastres à l'Aquitaine : les Sarrazins ou Arabes, poussés par le fanatisme des successeurs de Mahomet, étaient maîtres de la Gaule méridionale, depuis les Pyrénées jusqu'à la Dordogne. Déjà leurs bandes s'avançaient triomphantes vers la Loire, après avoir ravagé les bords de la Charente, quand Charles Martel les arrêta entre Tours et Poitiers, et par une glorieuse victoire sauva peut-être l'Occident catholique (732). Selon quelques traditions, les Francs, aidés des habitants du pays, vainquirent encore les Sarrazins à Benest, dans l'arrondissement de Confolens. Les dévastations de cette époque n'étaient pas encore oubliées quand une nouvelle guerre civile vint causer dans le pays de nouveaux désastres. Vaifre, duc d'Aquitaine, descendant des Mérovingiens, entreprit d'enlever l'Aquitaine au premier roi Carlovingien et attira contre lui Pepin-le-Bref. La guerre dura sept ans (760-768). Vaifre, pour ne laisser à son ennemi aucune ville ceinte de remparts, fit abattre ceux d'Angoulême. Sa défaite et sa mort, après une lutte héroïque, livrèrent enfin l'Angoumois aux Carlovingiens.

§ III.

ÉPOQUE CARLOVINGIENNE.

L'Angoumois, sous les Mérovingiens, n'avait eu qu'un rôle passif : sa population subit facilement le

joug, tout en conservant l'empreinte des mœurs gauloises, à peine modifiées par la domination des Romains; elle se laissa facilement aller au courant des idées chrétiennes qui la consolaient de son esclavage et de ses misères. Saint Ausone, premier évêque d'Angoulême, y subit le martyre; mais, selon les traditions, il ne faut attribuer sa mort qu'à des peuplades étrangères, qui, sorties de la Germanie, dévastèrent la Gaule. Ses successeurs continuèrent heureusement son œuvre. Parmi les cénobites qui par leurs exemples facilitèrent les progrès du Catholicisme, il faut citer Eparchius (saint Cybard), né en Périgord d'une famille riche. Quoique jeune encore et comblé de richesses, il préféra la solitude et la prière aux plaisirs du monde, aux joies des nobles manoirs. Il vécut longtemps dans une grotte située sous les remparts d'Angoulême, entouré de nombreux disciples, dont le plus remarquable fut Amantius (saint Amant), qui le quitta pour aller vivre et mourir saintement au milieu d'une forêt, où fut fondée, quelques années après, la riche et magnifique abbaye de Saint-Amant-de-Boixe.

Charlemagne, au commencement de son règne, vit s'armer contre lui un descendant des Mérovingiens. Hunald, reprenant l'œuvre de Vaifre, réunit des troupes à Angoulême, mais ne put décider les habitants à se déclarer pour lui. Le glorieux fils de Pepin-le-Bref l'eut bientôt mis en fuite. Alors, pour se prémunir contre de nouvelles tentatives, Charlemagne établit en Aquitaine des comtes ou gouverneurs qui

commandaient en son nom. Taillefer de Léon, un de ces guerriers, eut le gouvernement de l'Angoumois, qui devint ainsi un des premiers comtés relevant de la couronne de France; mais ce ne fut que sous l'un des faibles successeurs du grand empereur, sous Charles-le-Chauve, que commença cette noble lignée des comtes d'Angoulême héréditaires, comprenant deux dynasties, celle des Taillefer et celle des Lusignan. Parmi ceux qui avaient gouverné le pays à titre viager, on cite Maracarius, plus tard évêque d'Angoulême; Nantinus, neveu du précédent; Turpin, tué près de Saintes dans une bataille contre les Normands; Émenon, mort d'une blessure reçue en faisant la guerre au seigneur de Taillebourg et inhumé dans l'abbaye de Saint-Cybard. Après eux, au VIIIe siècle, Vulgrin fut comte durant trente-quatre ans. Il se distingua aussi contre les Normands qui ravageaient l'ouest de la France, et fit bâtir, pour opposer un rempart à leurs incursions, le château-fort de Montignac, situé sur les bords de la Charente. Alduin, son fils, passa aussi sa vie à protéger le pays contre les mêmes ennemis; il releva les murailles d'Angoulême détruites dans la guerre de Pepin contre Vaifre. Cette ville devint dès lors le plus fort rempart de l'Aquitaine sous le règne de Charles-le-Chauve.

Guillaume Ier du nom mérita le glorieux surnom de Taillefer pour avoir pourfendu, corps et cuirasse jusqu'à la poitrine, un chef normand nommé Stonius; il eut l'honneur de mettre fin aux dévastations des pirates du Nord (916-957). A sa mort, Arnaud Tail-

lefer, son fils, fut comte d'Angoulême, et passa à peu près tout son temps à combattre le comte de Périgueux, qui avait usurpé son comté et qui le garda plus de trente ans. Arnaud Taillefer fonda l'abbaye de Saint-Amant-de-Boixe vers l'an 991 et fut enterré en habit de moine dans celle de Saint-Cybard. Son successeur, Guillaume Taillefer II, guerrier comme ses devanciers, eut souvent à combattre ses voisins. Pour punir les seigneurs de Marcillac, qui avaient fait crever les yeux à leur frère, il s'empara de leur château. Guillaume-Tête-d'Étoupes, comte de Poitiers et duc de Guyenne, qui fut son ami et son allié, lui donna les seigneuries de Ruffec, de Confolens et de Chabanais. Alduin, son fils aîné, épousa la fille de Sanche, duc de Gascogne, et un autre, nommé Geoffroy, l'héritière des seigneurs de Bouteville et d'Archiac (1001-1028). Guillaume, dans une des guerres féodales de son règne, ayant ruiné le château-fort d'Anzone, près de Saint-Amant-de-Boixe, se servit des matériaux pour reconstruire celui de Montignac. Dominé, dans les dernières années de sa vie, par les idées religieuses, qui, heureusement pour le peuple, inclinaient les représentants de la féodalité à la pénitence, il entreprit un voyage en Terre-Sainte. En partant, il laissa l'administration de son comté à Alduin, son fils; mais quand il revint, Alausia, femme de celui-ci, lui fit donner du poison dont il mourut. Ce crime fut l'occasion d'un duel judiciaire, qui eut lieu dans l'île Saint-Pierre, placée sur la Charente, en face du rempart du Nord. Un des deux champions,

combattant pour une femme qu'on accusait de complicité, fut vaincu, et la femme reconnue coupable du crime.

§ IV.

ÉPOQUE CAPÉTIENNE.

Presque tous les comtes de la dynastie des Taillefer eurent leur sépulture dans l'abbaye de Saint-Cybard, enrichie par eux de riches concessions. Alduin Taillefer III ne régna qu'un an, encore fut-il toujours en guerre avec sa propre famille. Son frère, Geoffroy Taillefer IV, mit fin à ces hostilités en donnant à ses neveux la vicomté de Matha pour s'assurer la possession du fort château de Blaye; il ajouta aussi à ses domaines la seigneurie de Bouteville et celle d'Archiac, l'une et l'autre pourvues de citadelles féodales. Il mourut âgé de cinquante-cinq ans, en revenant d'un pèlerinage en Palestine (1030). Péronelle, sa veuve, se retira alors au château de Bouteville, où elle passa le reste de sa vie, employant une partie de ses revenus à la fondation d'un prieuré, dont l'église existe encore. Ses cinq enfants partagèrent l'héritage. Foulques Taillefer V fut comte d'Angoulême; il eut de longs différends avec sa famille, avec son frère Guillaume, évêque d'Angoulême. Une guerre soutenue contre Guillaume Geoffroy, duc d'Aquitaine et comte de Poitiers, lui aurait été fatale sans l'intervention de ce même évêque. A sa mort, survenue en 1048, Geoffroy, un de ses frères, commença la noble lignée des seigneurs de Montausier.

Guillaume Taillefer VI guerroya longtemps contre Aymar à l'occasion du château d'Archiac et eut pour alliés Bardon, seigneur de Cognac, et Alduin, seigneur de Barbezieux. Dans une autre guerre contre le duc d'Aquitaine, il força celui-ci à lever le siége du château de Matha en Saintonge. La mort le surprit en Allemagne, quand il revenait de la Palestine (1120). Vulgrin Taillefer VII, son successeur, eut autant d'ambition que de courage; il guerroya longtemps contre les seigneurs de La Rochefoucauld et contre le comte de Poitiers. Ses prétentions sur le château de Montignac, que lui disputait un parent de Girard, évêque d'Angoulême, causèrent une autre guerre, à laquelle prirent part presque tous les seigneurs du pays. Ce comte mourut au château de Bouteville, où il reçut les derniers sacrements des mains de Lambert, évêque d'Angoulême, fondateur de la célèbre et magnifique abbaye de La Couronne (1140). Les guerres féodales ne furent pas les seules causes de perturbation dans l'Angoumois sous l'administration de ce comte: Gérard, évêque et légat du pape, se fit connaître par une longue et vive opposition au pape Innocent II, que soutenait saint Bernard. La cathédrale d'Angoulême doit à cet évêque, un des hommes les plus remarquables de son temps, une partie de ses plus belles constructions; par son impulsion, on vit aussi s'élever dans l'Angoumois de belles églises à coupoles et l'abbaye de Bournet dont il ne reste plus rien.

Guillaume Taillefer VIII, fils du précédent, osa

usurper le temporel de l'évêque Lambert; Louis VII, roi de France, intervint en faveur du prélat. Guillaume avait assisté à Poitiers, avec l'élite de la noblesse angoumoisine, au mariage de ce prince avec Aliénor, héritière du duché d'Aquitaine, qui, bientôt répudiée, passa dans le lit de Henri Plantagenet. Ce comte, qui suivit Louis VII à la croisade et qui assista à la bataille de Tripoli, se ligua, à son retour, avec les seigneurs de Lusignan contre Henri II, roi d'Angleterre, époux d'Aliénor. Cette guerre eut pour résultats le ravage des campagnes et le pillage des petites localités de l'Angoumois et du Poitou. Guillaume mourut au moment où il s'apprêtait à combattre Richard-Cœur-de-Lion (1177). Il avait fait de grands dons à l'abbaye de Saint-Amant-de-Boixe et assisté à la dédicace de sa magnifique église. Vulgrin Taillefer IX, son fils aîné, vécut peu de temps et laissa le comté à son frère Aymar Taillefer X, qui prit le parti de Philippe-Auguste contre l'Angleterre. Poussé par le roi de France et profitant de l'absence de Richard-Cœur-de-Lion, alors en Palestine, il ravagea les contrées voisines qui reconnaissaient la suzeraineté de l'Angleterre. Richard, à son retour, se vengea cruellement en ravageant l'Angoumois, en s'emparant d'Angoulême, où périrent un grand nombre d'habitants, disent les chroniques du pays (1193). Aymar avait épousé Alaïs ou Alaïde de Courtenay. De ce mariage naquit Isabelle de Taillefer, qui, bien jeune encore, fut demandée en mariage par les plus grands personnages de l'époque. Fiancée à Hugues de Lu-

signan, fils du comte de la Marche, elle allait l'épouser; déjà le cortége des invités entourait les deux fiancés dans la cathédrale d'Angoulême, ou, selon d'autres, dans l'église de l'abbaye de Saint-Cybard, quand Jean-sans-Terre, roi d'Angleterre, invité à la fête, ravit au comte de la Marche la jeune et belle héritière du comté d'Angoulême en forçant l'évêque à la lui donner pour femme. Ce prince la conduisit aussitôt en Angleterre et fit placer sur sa tête la couronne des Plantagenet. Après ce mariage, Aymar Taillefer conserva le comté d'Angoulême jusqu'à sa mort, arrivée en 1218. Il avait assisté à la dédicace de l'abbaye de La Couronne.

Après la mort de Jean-sans-Terre, Isabelle, surnommée la comtesse-reine, laissa à l'Angleterre son fils aîné pour roi et revint à Angoulême. Elle y fut reçue en grande pompe par le maire Élie Daurifont, qui lui présenta les clés de la cité. Dès cette époque, Angoulême jouissait des droits de commune, qui devaient remonter à des temps plus reculés et peut-être à un municipe romain. La commune se composait alors dans cette ville d'un maire, de vingt-quatre échevins et de soixante-quinze conseillers. Peu de temps après son retour, la veuve de Jean-sans-Terre épousa son premier fiancé, Hugues de Lusignan, qui promit de lui donner toujours le titre de reine.

Ainsi commença une nouvelle dynastie de comtes d'Angoulême, celle des Lusignan. Le premier vécut quelque temps en paix avec les Anglais et avec la France; mais ensuite, entraîné par les conseils am-

bitieux de sa femme, qui, fière de son titre de reine, ne voulait pas être au-dessous de Blanche de Castille, il se déclara pour Henri III contre saint Louis. Appelé à Poitiers pour faire hommage à Alphonse, frère du roi, qui venait d'être pourvu du comté de Poitou, il se présenta à l'assemblée des seigneurs, mais ce ne fut que pour déclarer qu'il ne reconnaissait pas la suzeraineté du nouveau comte de Poitiers, et qu'il était bien décidé à maintenir son droit par la force des armes. Saint Louis, informé de tant d'audace, arriva à Poitiers, espérant opérer un rapprochement entre le suzerain et le vassal; mais déjà Hugues de Lusignan avait levé des troupes, et le roi n'osa pas s'aventurer au dehors. Peu de temps après commença la guerre dans laquelle brilla avec tant d'éclat le courage de Louis IX. Henri III, roi d'Angleterre, avait aussi répondu à l'appel de sa mère; il avait débarqué à Royan avec beaucoup d'argent, à la tête d'une armée qui se grossit bientôt des hommes d'armes des Lusignan et de leurs amis. La bataille de Taillebourg (1242) et le lendemain celle de Saintes donnèrent raison à la fortune de la France par la défaite des grands vassaux. Henri III alla cacher sa honte à Bordeaux pendant que le comte d'Angoulême et sa femme venaient demander grâce à Louis IX, qui leur pardonna, mais en exigeant toutefois qu'ils lui livrassent quelques places fortes de leur domaine.

Trompée dans ses espérances, humiliée, dégoûtée des grandeurs du monde, la comtesse-reine ne tarda pas à se retirer à l'abbaye de Fontevrault, où elle

mourut pénitente, portant l'habit des filles de Robert d'Arbrissel (1245) (1); elle laissa plusieurs enfants de son second mariage. Hugues de Lusignan, dit le Brun, qui était l'aîné, hérita du comté d'Angoulême. Ce comte, jaloux de la grande fortune de Robert de Montbron, évêque d'Angoulême, en usurpa une partie; mais il ne tarda pas à être condamné à une réparation humiliante : on lui imposa comme pénitence de ramener l'évêque et son clergé dans la ville, d'assister à une procession de Saint-Ausone à la cathédrale, « nu-pieds, en saye, sans ceinture, coëffe et chaperon, » de faire amende honorable devant la porte de l'église et d'entretenir à perpétuité trois cierges qui devaient brûler devant le grand autel (1259). Les autres enfants d'Isabelle restèrent quelque temps à la cour d'Angleterre, auprès de leur frère Henri III. Ils y excitèrent plus d'une fois l'indignation des Anglais, qui ne voyaient en eux que des étrangers privilégiés.

Hugues-le-Brun, seizième comte d'Angoulême et le deuxième de la dynastie de Lusignan, mourut en 1260 et fut enterré dans l'abbaye de La Couronne. Son fils, Hugues III, lui succéda dans les comtés de la Marche et d'Angoulême et dans la seigneurie de Lusignan. Il avait fait réparer, dit l'annaliste Corlieu, le vieux château d'Angoulême, devenu depuis quelque temps le séjour ordinaire de sa famille; il avait aussi commencé la construction d'une salle, que le

---

(1) Marvaud. *Isabelle d'Angoulême, ou la Comtesse-Reine,* in-8°; Angoulême, 1856.

même auteur appelle « une construction magnifique ». Hugues IV, aussi surnommé le Brun, lui succéda, continua les constructions du château et fit bâtir la grande tour, appelée *tour de Lusignan*. Ce comte mourut en 1203 sans laisser d'enfants de son mariage avec Béatrix de Bourgogne, qui, après lui, habita l'ancien palais des Taillefer, situé près de l'église de Saint-André, ne le quittant quelquefois que pour aller habiter celui de Cognac.

Guy de Lusignan succéda à son frère et fut le dernier comte de cette famille; il mourut sans laisser d'enfants. Philippe-le-Bel s'empara du comté d'Angoulême et y établit pour gouverneur Guillaume de la Celle (1307); mais quelque temps après, il transigea avec les héritiers et vint à Angoulême faire reconnaître son autorité. Ses trois fils furent successivement rois de France et comtes d'Angoulême. Charles-le-Bel, le dernier, donna ce comté à Jeanne de France, sa nièce, mariée à Philippe d'Évreux, qui habita Angoulême avec son mari jusqu'à leur départ pour le royaume de Navarre (1328). Avant de s'éloigner, ils réunirent les États du comté et se firent rendre hommage par tous les vassaux.

§ V.

ÉPOQUE DES VALOIS.

L'extinction de la dynastie des Capétiens directs, en faisant passer la couronne à la branche des Valois, fut bientôt suivie de la guerre de cent ans. L'Angou-

mois eut sa large part de souffrances dans cette longue lutte; ses principales villes, ses plus forts châteaux furent tour-à-tour occupés par les hommes d'armes de l'Angleterre et de la France. En 1345, le comte d'Herby, lieutenant du roi d'Angleterre, assiégea Angoulême avec mille cavaliers et deux mille fantassins. Les habitants, réduits à la dernière extrémité, convinrent de livrer la place si, dans un mois, ils ne recevaient pas de secours du roi de France; ils donnèrent comme ôtages vingt-quatre des principaux bourgeois. Le secours n'arriva pas. Les Anglais entrèrent dans la ville, dont le commandement fut donné au capitaine Jean de Norwick. Sur la fin de l'année, le duc de Normandie, fils de Philippe VI, vint pour reprendre la ville avec une armée de cent mille hommes. Les Anglais résistèrent, mais la place resta bloquée. Réduit aux abois, manquant de vivres et n'osant pas sortir, Jean de Norwick demanda une suspension d'armes pour tout le lendemain, jour de la Purification de la sainte Vierge, afin que les deux partis pussent se livrer à leurs pratiques religieuses. Le duc de Normandie y consentit; mais le matin du jour de la fête, les Anglais, profitant de la suspension des hostilités, délogèrent avec armes et bagages. Le duc de Normandie, fidèle au traité, ne voulut point les poursuivre et se contenta d'occuper la ville. C'est cet évènement que Froissard appelle le *tour du Normand.* Vers cette même époque mourut à Angoulême Jean Fabri, célèbre jurisconsulte, qui fut enterré dans le cloître des Jacobins.

A la mort de Jeanne, reine de Navarre et comtesse d'Angoulême, Jean-le-Bon, roi de France, donna le comté à Charles d'Espagne, son favori, qui vint aussitôt s'y faire reconnaître (1350). Après sa mort, le même roi retint le comté que le traité de Bretigni fit passer ensuite sous la domination anglaise (1360). Cependant, les habitants d'Angoulême refusèrent d'abord de se soumettre au traité; il ne fallut rien moins, pour les y décider, que les ordres exprès du vaincu de Poitiers; alors ils ouvrirent leurs portes à Jean Chandos, sénéchal de Guyenne pour les Anglais, qui prit possession de la ville le 26 octobre 1361. Peu de temps après, le prince de Galles vint y tenir sa cour dans le château des Lusignan; sa femme y donna le jour à un fils nommé Édouard (1362). Ce fut l'occasion de fêtes magnifiques, où l'on vit accourir les plus illustres personnages d'Aquitaine et ses plus nobles châtelaines. Pierre de Lusignan, roi de Chypre, arriva dans le même temps, venant solliciter du prince anglais des secours pour reconquérir son royaume de Jérusalem. Quatre mois après, le même prince de Galles réunit à Angoulême et dans le même château les États des provinces voisines soumises à sa domination pour leur faire voter l'établissement d'un impôt, qui fut l'occasion de la reprise des hostilités entre la France et l'Angleterre. Alors les habitants d'Angoulême, mécontents des Anglais et profitant d'un moment opportun, reprirent leur ville, qui retourna ainsi à la couronne de France (1372), après être restée onze ans entre les mains des Anglais. Charles V,

pour donner à leur fidélité une marque de reconnaissance, leur accorda les mêmes priviléges qu'à Saint-Jean-d'Angély et à La Rochelle. En vertu des lettres-patentes de ce prince, la commune se composait de cent membres formant le corps de ville, qui était élu tous les ans et pouvait être pris dans toutes les conditions sociales; l'élection leur conférait la noblesse, qu'on a appelée *noblesse de la cloche*, pour la distinguer de celle qui était sortie des rangs de l'ancienne féodalité. Le maire avait le titre de capitaine de la ville, et anciennement il nommait les officiers de la milice; le corps de ville rendait la justice, mais seulement en dehors de l'enceinte du château et du châtelet, dont la justice appartenait au roi (1373). Au-dessus de la porte principale du nouvel hôtel-de-ville, un bas-relief rappelle les concessions faites à la ville par Charles V; l'artiste y a représenté le roi de France portant la couronne et le manteau royal, recevant les clés de la ville, symbolisée sous les traits d'une jeune fille offrant ces clés. L'écusson placé entre les deux personnages porte les armoiries de la ville : dans un champ d'azur, une porte flanquée de tours d'argent avec une couronne murale, surmontée d'une fleur de lys de même; au pied de l'écusson est couché un chien, symbole de la fidélité; au-dessus du tout, deux anges portant l'inscription : *Fortitudo mea civium fides*, et autour de l'encadrement, des branches de vigne habilement sculptées comme tout le reste.

Quoique Angoulême fût rentrée sous l'autorité

royale, quelques villes et châteaux obéissaient encore aux Anglais. Cognac, les châteaux de Merpins, de Bouteville et de Châteauneuf ne furent délivrés que lorsque le duc de Berry, frère de Charles V, fut venu en faire le siége. Châteauneuf ne se rendit qu'après un siége qui dura quatre ans et auquel assista Charles V (1386). Les Anglais occupaient encore plusieurs fortes positions au commencement du règne de Charles VI; messire Louis de Sancerre, maréchal de France, les en chassa et fit détruire tous les châteaux où ils auraient encore pu se retrancher. Ainsi disparurent les vieilles citadelles du moyen âge; on n'en retrouve plus en Angoumois que quelques ruines.

Charles VI donna le comté d'Angoulême à Louis, duc d'Orléans, son frère, dont la mort prématurée fit passer cet apanage dans les mains de son fils, Jean de Valois, plus connu sous le nom de Jean-le-Bon; alors cette branche des Valois s'attacha particulièrement à l'Angoumois, où elle résida presque toujours. Jean-le-Bon, revenu d'Angleterre où il était prisonnier depuis la bataille d'Azincourt (1445), s'occupa avec le plus grand soin de l'administration de son comté, donnant à tous l'exemple de toutes les vertus jusqu'à sa mort, arrivée en 1468, au château de Cognac, sa demeure ordinaire. Il avait épousé Marguerite de Rohan. Son fils, Charles d'Orléans, lui succéda encore jeune. Celui-ci, après son mariage avec Louise de Savoie, habita presque toujours le château de Cognac, cultivant les lettres, administrant ses do-

maines avec sagesse. Il mourut dans son château de Châteauneuf, en 1495, laissant deux enfants, François, plus tard roi de France, né à Cognac, le 12 septembre 1494, et Marguerite de Valois, que son esprit et ses talents firent surnommer la *dixième muse* et que son frère appelait la *Marguerite des Marguerites.* Pendant la minorité de ses enfants, Louise de Savoie administra le comté d'Angoulême, qui vit grandir le héros futur de Marignan, le protecteur des lettres et des arts. Devenu roi de France par la mort de Louis XII, dont il avait épousé la fille, le jeune comte d'Angoulême érigea le comté en duché-pairie en faveur de sa mère et le lui laissa pour douaire (1515).

Après la mort de Louise de Savoie, le duché fut réuni à la couronne. François Ier le donna ensuite, en 1540, à Charles de France, son troisième fils, qui ne le garda que jusqu'en 1545. Le titre de duc d'Angoulême passa au troisième fils de Henri II, Charles-Maximilien, qui fut roi de France sous le nom de Charles IX. Sous le règne de Henri II eut lieu en Angoumois et en Saintonge la fameuse révolte occasionnée par l'impôt dit de *gabelle.* Les habitants des campagnes mécontents coururent aux armes, pillèrent les magasins à sel, tuèrent les percepteurs de l'impôt et commirent dans plusieurs localités les plus horribles dévastations. Le duc de Montmorency se mit à leur poursuite et sévit contre plusieurs de la manière la plus cruelle. Partout où les cloches avaient servi à sonner le tocsin pour appeler le peuple aux armes, il les fit briser (1548). A cette révolte ne

tardèrent pas à succéder en Angoumois les guerres de religion.

Au XVIe siècle, Calvin apporta à Angoulême et dans tous les environs les principes du protestantisme, qui trouvèrent surtout des partisans dans les contrées les plus riches par le commerce ou par les produits du sol, dans celles où la révolte de la gabelle avait laissé des germes de mécontentement et de haine contre le pouvoir royal. On croit que le novateur, tantôt se cachant, tantôt publiquement, resta trois ans dans l'Angoumois. Le prêtre Dutillet, curé de Claix, le reçut chez lui, et l'on croit que ce fut sous son toit que Calvin écrivit son livre de l'*Institution divine*. La guerre commença bientôt et se continua durant les règnes de Charles IX et de Henri III. Ce dernier donna le duché d'Angoulême, en 1582, à Diane, fille légitimée de Henri II, mariée en secondes noces à François, duc de Montmorency; en 1588, il y joignit les terres et châtellenies de Merpins et de Cognac, dont Diane jouit jusqu'à sa mort, arrivée en 1619. Alors Louis XIII disposa de cet apanage en faveur de Charles, bâtard de Valois, fils naturel de Charles IX; Louis de Valois, fils de celui-ci, fut aussi pourvu du duché et des châtellenies de Merpins et de Cognac, en 1629, et en jouit jusqu'à sa mort (1653); Louise de Valois, sa fille, mariée à Louis de Lorraine, en eut après lui l'usufruit, qui passa ensuite successivement à Louis-Joseph de Lorraine, duc de Guise, à Élisabeth d'Orléans, sa veuve, connue d'abord sous le nom de mademoiselle d'Alençon. Après celle-ci, le

duché fut réuni à la couronne jusqu'à ce que Louis XIV le donna, en 1710, à Charles de France, duc de Berry, mort en 1714. En 1773, l'Angoumois fut encore détaché de la couronne en faveur de Charles-Philippe, comte d'Artois, plus tard Charles X, qui donna à son fils le titre de duc d'Angoulême.

CHAPITRE II.

ANGOULÊME AVANT 1789.

§ I.

La ville d'Angoulême n'a point de documents authentiques pour faire remonter son origine à une haute antiquité; on croit cependant que la colline sur laquelle elle est assise fut un *oppidum* gaulois, centre des populations que Pline nomme *Agesinates*, et que dès le IIe siècle de l'ère chrétienne c'était une ville assez importante pour devenir le siége d'un évêché. Tout porte à croire que les Romains, peu de temps après la conquête de la Gaule, eurent des établissements à Angoulême; mais la véritable cité romaine paraît avoir existé sur la rive gauche de la Charente, dans la plaine de Basseau, où existaient au XIIIe siècle de nombreuses constructions gallo-romaines, et où l'archéologue peut encore en reconnaître les vestiges. Selon des traditions, la colline d'Angoulême, dans la période gauloise, inculte, ceinte de rochers caverneux, n'était habitée que par des hommes sans aveu, qui ne sortaient de leurs repaires que pour piller les environs; mais quand les invasions germaniques commencèrent,

quand la population gallo-romaine ne se trouva plus en sûreté dans la ville d'*Olipe*, c'est le nom qu'on a donné aux habitations concentrées dans la plaine de Basseau, elle put bien se retirer en partie sur la colline, où elle trouvait des moyens de défense. Ainsi aurait commencé la cité romaine, qui fut peut-être le *Condate* de la table Théodosienne. Cette ville se trouve mentionnée dans une notice des villes de la Gaule, au IVe siècle, sous le nom de *Civitas Engolismensium*. Les restes de monuments romains trouvés dans les démolitions de l'ancien château, des tronçons de colonnes, des chapiteaux découverts en grand nombre au XVIIe siècle, tout semble prouver que ce fut bien la capitale des *Agesinates*. Le nom d'Angoulême, *Iculisma*, se trouve, pour la première fois, dans une épître du poète Ausone, adressée, vers l'an 383 avant Jésus-Christ, à son ami Tetrade, qui y enseignait les belles-lettres. Des écrivains postérieurs désignent Angoulême par les noms de *Civitas Engolismensium*, *Engolma*, *Engolesma*, *Ingolisma*, *Ingolissima*, *Ecolesima*, et enfin *Inculisma* dans Grégoire de Tours. Celui d'*Engolisma* prévalut au moyen âge. Ptolémée nomme la Charente *Kanentelos*, et Ausone *Carantona*.

Saint Ausone, né sur les bords de la Gironde, fut le premier évêque d'Angoulême. Quelques agiographes le font contemporain de saint Martial, dont il continua l'apostolat, renversant les idoles, élevant la première église, qui fut d'abord consacrée à saint Saturnin, puis à saint Pierre. Selon une légende, il

subit le martyre par l'ordre de *Crochus*, chef d'une bande sortie de la Germanie, et qui se serait emparé de la ville vers l'an 270. Quelques femmes chrétiennes recueillirent son corps et l'inhumèrent hors des murs de la ville, à l'endroit où s'éleva ensuite une église sous son invocation.

Angoulême n'occupa d'abord au moyen âge que la partie de la colline protégée au nord, au sud et à l'ouest par des rochers escarpés, sur lesquels on bâtit cette ceinture de remparts qui existent encore. Du côté de l'est était une forte muraille, qui s'étendait depuis le Châtelet (anciennes prisons) jusqu'à l'extrémité méridionale de la place actuelle de la Commune. Du temps de Corlieu, on voyait encore quelques restes de cette forte muraille, composée de gros blocs de pierres, entassées sans mortier, et de débris d'anciennes constructions, qui remontaient à l'époque gallo-romaine. Ce ne fut qu'en 1282 qu'on réunit à la ville, par un nouveau mur d'enceinte, la partie comprenant actuellement le quartier de Saint-Martial. Le château, siége de l'autorité féodale des comtes d'Angoulême, était une véritable forteresse avec ses bastions, ses murs d'enceinte garnis de tours et précédés de fossés. Les constructions étaient de diverses époques, depuis le XIIIe siècle jusqu'au XVIe. L'archéologue et l'historien ne retrouvent plus rien de ce monument que deux tours qui rappellent les Lusignan et les Valois.

Comme toutes les villes du moyen âge, Angoulême n'avait pour places publiques que d'étroits espaces à

l'entrée des églises. Les Valois aimaient le séjour de la capitale de leur comté : Jean-le-Bon, Charles d'Orléans, Louise de Savoie et ses enfants venaient très souvent habiter le château, dont la tour ronde, qui existe encore, vit naître Marguerite de Navarre. François Ier, devenu roi, n'oublia pas la ville aimée de ses ancêtres; il lui octroya des priviléges importants, confirma les anciens en 1515, favorisa son commerce en lui accordant deux foires franches. Par lettres-patentes de 1516, il y créa une Université « comme estant belle et grande et spacieuse cité, eslevée et assise en hault lieu, doux à air benin et temperé, sain, propre et très commode pour estude et exercice spirituel. » En revenant de Madrid, en 1526, après avoir séjourné un mois à Cognac, il vint à Angoulême, où lui fut faite une réception solennelle, à laquelle assistait Louise de Savoie, accompagnée d'un grand nombre d'évêques, de princes de l'Église, de toutes les illustrations de la noblesse française et des envoyés de plusieurs souverains, qui firent avec lui un traité d'alliance. Cet acte fut solennellement juré et confirmé dans l'église des Frères-Prêcheurs. La cour séjourna un mois et cinq jours, assistant à toutes les fêtes, courant les chasses dans les forêts voisines et pêchant en bateaux sur la Touvre. En 1530, de nouvelles fêtes eurent lieu en l'honneur d'Éléonore, sœur de Charles-Quint, que devait épouser François Ier. Cette princesse arriva à Angoulême le 22 juillet et fit une entrée solennelle, accompagnée des deux fils du héros de Marignan. Le roi arriva le lendemain et

conduisit la nouvelle épouse à Cognac, où la cour demeura jusqu'au mois de septembre. En 1539, Charles-Quint, se rendant dans les Pays-Bas, fut aussi reçu magnifiquement.

Les guerres de religion furent désastreuses pour cette ville. Les protestants s'en emparèrent en 1562, pillèrent la cathédrale, violèrent le magnifique tombeau de Jean-le-Bon, frappèrent son corps à coups de poignards et séparèrent la tête du tronc. Quelque temps après, Louis de Sansac, lieutenant général pour le roi, y fit pendre plusieurs auteurs de ces dévastations. Catherine de Médicis y arriva le 13 août 1565 avec son fils Charles IX. Le jeune roi dîna le jour de son arrivée à la Tour-Garnier et entra ensuite dans la ville. Le jeudi 16, il alla dîner sur les bords de la Touvre, dont il admira les belles eaux couvertes de cygnes; il partit le quatrième jour, se dirigeant vers Cognac, en passant par Châteauneuf. Sa mère et le duc d'Anjou visitèrent, dans la cathédrale, le tombeau de Jean-le-Bon, leur trisaïeul. La guerre civile continua. En 1568, l'armée des Calvinistes, conduite par l'amiral de Coligny, vint assiéger Angoulême et détruisit l'abbaye de Saint-Ausone. La reine de Navarre et son fils, encore très jeune, assistèrent au siége. La place se rendit par composition, mais les vainqueurs violèrent leurs promesses et se déshonorèrent par les plus atroces cruautés. Plusieurs prêtres et religieux périrent dans les plus affreux supplices. Michel Grellet, gardien du couvent des Cordeliers, fut pendu au milieu du couvent des Domi-

nicains (1). L'amiral présida à ce supplice, dont il était l'ordonnateur. On dit que le martyr lui prédit que, comme Jézabel, il serait précipité d'une fenêtre et que son corps serait mis en lambeaux. Un autre religieux de quatre-vingts ans fut précipité du haut des remparts sur les rochers. Jean Arnaud, lieutenant général, fut presque brûlé vif, puis étranglé, parce qu'il refusait d'abjurer le Catholicisme. La veuve du lieutenant criminel, attachée par les cheveux à la queue d'un cheval, fut traînée par les rues. Le curé de Saint-Ausone, enfermé dans un coffre, fut arrosé d'huile bouillante; d'autres furent enterrés vivants jusqu'au cou. On ouvrit encore le tombeau du comte Jean, on brûla ou l'on dispersa ses restes. Celui de Béatrix de Bourgogne, placé dans l'église des Cordeliers, ne fut pas plus respecté. On renversa le grand clocher de la cathédrale; les églises de Saint-André, du Petit-Saint-Jean, de Saint-Antoine, de Saint-Martial et de Saint-Éloi fûrent presque détruites.

En 1573, Charles IX nomma gouverneur et lieutenant général d'Angoulême Philippe de Volvire, sieur de Ruffec, qui fit son entrée solennelle le 12 novembre, au milieu de la joie des habitants, qui espéraient qu'il réparerait les malheurs causés par la guerre civile. Après la trêve de 1575, entre Henri III et le duc d'Alençon, Philippe de Volvire refusa de livrer la place au duc de Montpensier. Ce refus donna lieu à un procès, dans lequel le célèbre Étienne Pasquier

(1) Aujourd'hui place du Mûrier.

prononça devant le Parlement un plaidoyer justement regardé comme un magnifique document d'éloquence politique.

En 1588, le duc d'Épernon, gouverneur de l'Angoumois et de la Saintonge, habitait le château d'Angoulême; soupçonné à la cour de favoriser les protestants, il s'attira la haine des Ligueurs. Souchet, partisan de ceux-ci, proche parent de François Normand, sieur de Puygrelier, maire de la ville, se rendit à Paris et revint porteur, disait-il, de l'ordre donné par Henri III de prendre le gouverneur mort ou vif. Aussitôt quarante à cinquante des principaux amis du maire s'entendirent pour exécuter les volontés du roi. Une matinée du mois d'août, jour de la fête de saint Laurent, fut choisie pour l'attaque. Profitant du moment où Mme la duchesse d'Épernon venait de faire baisser le pont-levis du château pour aller entendre la messe aux Jacobins, les conjurés, conduits par le maire, cachant des armes sous leurs manteaux, se présentèrent à la porte et en obtinrent l'entrée; les secrétaires et d'autres gens du duc, assaillis dans une première pièce, se mirent aussitôt en défense. Le maire, quoique blessé, courut assiéger le cabinet du duc avec les siens, auxquels venait de se joindre une nouvelle troupe accourue du dehors. Les domestiques, les gentilshommes et les gardes attachés au château se réunirent aussitôt pour résister aux assaillants, tandis que le peuple de la ville et des faubourgs accourait de tous côtés, appelé par le tocsin sonnant dans toutes les paroisses. Cependant le duc, averti,

s'était barricadé dans son cabinet, attendant que quelqu'un des siens vînt lui expliquer la cause de tout ce tumulte : un combat s'engagea entre les défenseurs et les assaillants; le maire fut blessé à mort. Alors le duc sortit de son cabinet, l'épée et le pistolet en mains, et marcha contre les ennemis, qui, refoulés dans une des salles, ayant trouvé une porte libre, emportèrent leur chef blessé, et se réfugièrent dans un escalier étroit, où le duc fit mettre le feu; mais pendant ce temps-là, le frère du maire venait d'arriver par une brèche faite à la muraille extérieure du château et avec lui plusieurs hommes armés; il fut bientôt tué de la main même du duc, pendant que des combats partiels avaient lieu sur divers points. Le peuple, ameuté au dehors, arrêta Mme d'Épernon, blessa les gens de sa suite et voulut la contraindre d'engager son mari à se rendre, menaçant, si elle refusait, de la faire servir de gabion devant la place, où on la conduisit. La noble et courageuse femme répondit « que si le duc, son mari, avait besoin d'être fortifié dans la résolution de se bien défendre, elle demanderait elle-même de lui être présentée pour le lui persuader. » La victoire resta au duc et aux siens. Les assaillants perdirent à cette attaque plusieurs des leurs avec le maire, dont le corps fut jeté du haut d'une fenêtre. Le duc d'Épernon continua d'habiter le château, qu'il fortifia par plusieurs constructions; ce fut pour lui une citadelle qu'il ne manqua pas de venir occuper au moment de l'assassinat de Henri III, attendant que Henri IV lui payât ses services.

Il était encore gouverneur de l'Angoumois et occupait le château d'Angoulême, quand Louis XIII, accompagné de sa mère, Marie de Médicis, se rendit à Bordeaux pour épouser Anne d'Autriche. La cour, escortée par un renfort assez considérable de troupes, fut reçue à Angoulême le 14 octobre 1615. Le jeune roi fit son entrée à cheval, avec toute la pompe requise à cet effet; le clergé l'introduisit dans l'église cathédrale, où fut chanté un *Te Deum*. En revenant de Bordeaux, le prince, suivi de sa cour, après s'être arrêté à Aubeterre, passa par Villebois, aujourd'hui La Valette. Le duc d'Épernon lui fit les honneurs de son château, où il avait réuni pour le protéger un grand renfort de troupes. Quand vint le moment des brouilleries de Marie de Médicis avec le jeune roi, la reine-mère, favorisée par le duc d'Épernon, se sauva de Blois et fut conduite à Angoulême par son puissant protecteur (1619), qui lui donna les moyens de tenir dans cette ville une cour presque égale à celle du roi. Le vieux château des Lusignan vit ainsi accourir à ses fêtes de nombreux convives; mais peu s'en fallut que cette hospitalité toute royale ne causât à la ville une immense catastrophe : on découvrit à temps les projets d'un poudrier limousin, qui, vendu aux ennemis de la reine-mère et du duc d'Épernon, se disposait à mettre le feu aux poudres des magasins et à faire sauter le château et la ville. Bientôt arriva Armand Duplessis-Richelieu, évêque de Luçon, accouru à Angoulême pour opérer un rapprochement entre Marie de Médicis et son fils. Ses habiles négo-

ciations réussirent et assurèrent sa fortune politique. Devenu ministre, Richelieu n'oublia pas le château d'Angoulême; il en fit une prison d'État. Au mois de février 1630, voulant se venger de Charles de l'Aubespine, marquis de Châteauneuf, qui avait dansé à Bordeaux au son des violons pendant que lui, cardinal et ministre, était malade, il l'envoya prisonnier à Angoulême dans les sombres donjons du château, où il le laissa plusieurs années. Le duc d'Épernon, mort à Loches, en 1642, ordonna que son cœur fût porté à Angoulême; on le déposa dans le chapiteau d'une colonne de marbre noir, placée dans la cathédrale, où l'on célébrait tous les jours une messe en son honneur. Les coups de cloche qui appelaient les fidèles à cette messe s'appelaient *les pleurs d'Épernon*.

A partir de cette époque, la noble demeure des Valois fut presque abandonnée; elle ne retrouva ses fêtes splendides que lorsque Charles de Sainte-Maure, marquis de Montausier, en fut nommé gouverneur en 1645; alors on vit souvent se faire l'hôte du château Louis Guez de Balzac, qui passait plusieurs heures dans la bibliothèque à étudier la littérature de son temps, à converser avec le gouverneur et avec Mme de Montausier et à leur lire quelques pages du *Socrate Chrétien*. Le duc de La Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*, s'y rendait aussi, invitant Mme de Montausier à venir visiter les frais et délicieux ombrages de son parc de Verteuil. Bientôt commencèrent les folies de la Fronde. Ce fut au moment de cette levée de boucliers contre Mazarin qu'Anne d'Autriche et le

ministre, conduisant à Bordeaux le jeune Louis XIV, arrivèrent à Angoulême le 25 juillet 1650 avec le duc d'Anjou (1), Mademoiselle (2) et un grand nombre de seigneurs et de dames de la cour. La réception fut encore des plus brillantes.

A travers tous les évènements que nous avons brièvement racontés, Angoulême avait conservé sa physionomie du moyen âge, ses rues étroites, ses maisons à pignons, ses abords difficiles. Ce ne fut guère que lorsque le duché eut été donné à Charles-Philippe d'Artois, plus tard Charles X, que commencèrent quelques embellissements (1773). En 1775, une ancienne terrasse, appelée vulgairement le *Parc*, fut transformée en une promenade publique; c'est aujourd'hui la *place de la Commune*. Le mur qui séparait le château de la ville fut démoli, et ainsi s'agrandit l'enceinte de toute la partie où se trouvent aujourd'hui les rues les plus belles, les mieux alignées. En 1778, la place du Palet s'augmenta de tout le terrain que recouvrait une ancienne halle. Les bâtiments du château furent aussi restreints, mais on en conserva la partie la plus pittoresque. Notre époque n'a pas eu la même intelligence, le même amour du passé : nos modernes architectes ne vivent pas de souvenirs historiques. Que leur importent l'histoire, les grands et

---

(1) Philippe de France, plus tard duc d'Orléans, mort en 1701.

(2) Anne-Marie-Louise d'Orléans, princesse de Montpensier, alors âgée de vingt-trois ans.

glorieux souvenirs d'un pays où n'ont pas vécu leurs ancêtres!

Angoulême a vu naître, sans compter ses comtes les plus illustres, Isabelle de Taillefer, surnommée la comtesse-reine; le cosmographe Thevet; Marguerite de Valois, sœur de François Ier; Jean Duillet, auteur d'une chronique de France; Girard, auteur d'une vie du duc d'Épernon; Balzac, le restaurateur de la langue française; Châteaubrun, poète tragique, de l'Académie française; d'Ussieux, publiciste et littérateur; le marquis de Montalembert; Coulomb, célèbre physicien, de l'Académie des sciences; de Chancel, jurisconsulte aussi savant qu'intègre.

§ II.

ANCIENNES PORTES DE LA VILLE.

On entrait autrefois dans Angoulême, comme dans toutes les villes fortifiées, par des portes étroites, pourvues de moyens de défense, fermées par des ponts-levis. On en comptait treize :

I. *Porte des Réaux*, appelée aussi *porte des Apôtres saint Pierre et saint Paul*, du *Palet*. On croit qu'elle tient le premier nom de ce qu'on y exécutait les sentences criminelles. C'était par là qu'avaient lieu les entrées solennelles. Elle se trouvait à l'endroit même où l'on a élargi l'entrée de la place actuelle du Palet, en face de la petite place extérieure.

II. *Porte Chandos*, bâtie en 1361 par l'ordre de Jean Chandos, sénéchal de Guyenne, pour le roi d'Angleterre, et démolie en 1808. Elle était située à l'entrée de la rue d'Aguesseau.

III. *Porte Saint-Martial*, située au point de jonction de la rue de ce nom avec la rue de Montmoreau. Elle avait été bâtie en 1523.

IV. *Porte Périgorde*, située dans le haut de la place Marengo, à l'entrée de la place du nouvel hôtel-de-ville. C'était par là qu'on entrait dans l'ancienne ville.

V. *Porte de Nontron*, ouverte dans le mur d'enceinte le plus rapproché du quartier de La Bussatte.

VI. *Porte du Sauvage*, à l'extrémité nord de la rue de ce nom. Elle était comprise dans les dépendances du château.

VII. *Porte du Secours*, ainsi appelée parce qu'on introduisait par là les secours nécessaires à la défense du château. Elle fut démolie en 1810.

VIII. *Porte Saint-Vincent*, située entre la promenade dite *place de la Commune* et la cathédrale, dans le voisinage d'une église du même nom.

IX. *Porte Saint-Pierre*, presque en face de la grande porte de la cathédrale. Elle était flanquée de deux tours crénelées et remontait au XIIIe siècle:

elle fut remplacée par une autre qui s'appuyait à une des tours de l'ancienne et qui a été détruite en 1858. Cette tour, qui portait de nombreuses traces de biscaïens, avec le rempart garni de créneaux, rappelait bien les constructions anciennes et conservait à la ville, de ce côté, son aspect du moyen âge.

X. *Porte de Beaulieu*, située à l'extrémité de la rue du même nom, vis-à-vis l'entrée du Jardin-Public.

XI. *Portes de l'Éguière* et *de l'Arc*. Elles étaient sur la ligne sinueuse des remparts, du côté du nord, et servaient, en temps de guerre, à communiquer avec la rivière par un chemin couvert.

§ III.

ANCIENS ÉDIFICES FÉODAUX.

Angoulême n'a aujourd'hui que peu de vestiges de ses édifices féodaux :

I. Le *Châtelet*, qui fut d'abord une forteresse communiquant avec le château par un passage souterrain. Outre les fossés et les bastions, cette construction se composait de quatre tours encore debout, dont trois étaient rondes; la quatrième, de forme exagone, en contenait une ronde à l'intérieur, et pour cela on la nommait la *tour prégnante*. Une enceinte

de fortes murailles, avec un fossé taillé dans le roc, défendait la place du côté du nord. Une tradition en fait remonter la construction aux temps de la conquête romaine; mais d'après les chroniques du pays, c'était l'œuvre d'Alduin, comte d'Angoulême, qui, vers l'an 920, fit reconstruire les remparts de la ville, détruits dans la guerre de Pepin-le-Bref contre Vaifre. C'était encore en 1588 une position très forte.

II. Le *palais des Taillefer*, situé près de l'église de Saint-André, qu'on croit avoir été bâti en 1027. Il n'en reste plus rien qu'une petite croisée en ogive à lancette de la fin du XIIIe siècle.

III. *Château d'Angoulême*, longtemps connu sous le nom de *château de la reine*, en souvenir d'Isabelle de Taillefer, veuve de Jean-sans-Terre et mère de Henri III, roi d'Angleterre. L'ensemble de ses principales constructions couvrait le terrain sur lequel on vient de bâtir l'hôtel-de-ville. Tours, tourelles, bastions, bâtiments à pignons fleuronnés : tout y présentait un aspect grandiose et pittoresque. Nous avons dit ailleurs les évènements politiques qui se rattachaient à ce château, dont il ne reste plus rien que deux tours, l'une qui rappelle les Lusignan et l'autre les Valois.

IV. *Hôtel de Saint-Simon*. On en voit encore la façade que cache une maison dans la rue de la Cloche-Verte, au n° 12.

§ IV.

MONUMENTS RELIGIEUX.

Les guerres civiles du XVIe siècle eurent pour résultat la destruction immédiate ou l'abandon successif de plusieurs églises. Nous n'indiquerons ici que celles qui n'existent plus :

I. *Église Saint-Jean.* Elle s'appuyait au rempart, en face du transept méridional de la cathédrale; elle était fort ancienne : une tradition, restée populaire, veut qu'elle ait été bâtie à l'endroit même où, selon Grégoire de Tours, une brèche s'ouvrit miraculeusement devant le vainqueur de Vouillé, qui assiégeait les Visigoths.

II. *Notre-Dame de la Peine*, placée derrière la cathédrale, sur l'emplacement pris en partie par le jardin de l'évêché. L'archéologue peut encore en voir des restes dans les caves de l'évêché.

III. *Petit-Saint-Cybard.* Cette église a été complètement détruite; elle était située sur l'emplacement de la rue de ce nom.

IV. *Notre-Dame de Beaulieu*, église romane, assez élégante, située sur le même emplacement que la chapelle du lycée impérial, qui conserve quelques-uns de ses chapiteaux.

V. *Saint-Antonin.* Elle était située entre le Marché-Neuf et la rue de Beaulieu. Il n'en reste plus rien.

VI. *Saint-Paul*, située près de l'ancien châtelet (les anciennes prisons). On en voit encore quelques restes.

VII. *Saint-Yrieix.* Cette église, située sous le rempart, près de la Charente, se confondait avec l'abbaye de Saint-Cybard.

VIII. *Saint-Mar in*, située dans le faubourg de ce nom. On en voit encore quelques restes.

Toutes ces églises étaient encore livrées au culte avant 1789. D'autres, moins anciennes, avaient déjà disparu, telles que *Saint-Vincent*, *Saint-Laurent*, *Saint-Éloi*, le *Temple*.

§ V.

ANCIENS MONASTÈRES.

I. *Abbaye de Saint-Ausone.* Ce fut le premier asile ouvert à la vie cénobitique. Quelques pieuses femmes, récemment converties à la foi catholique, se renfermèrent dans un petit oratoire, où elles avaient déposé le corps de saint Ausone, martyr, et au même lieu s'éleva, par la munificence des rois de France et des premiers comtes d'Angoulême, une abbaye royale

de l'ordre de saint Benoît. Il ne reste rien de cette abbaye, qui fut détruite par les protestants.

II. *Abbaye de Saint-Cybard*, fondée au Ve siècle; c'était une des plus riches de l'Aquitaine. Elle était située au bas de la colline, non loin du pont de Saint-Cybard. Il reste encore quelques voûtes des cloîtres, des plus récentes constructions, ainsi que le cartulaire, dont une des meilleures copies appartient à M. Castaigne, bibliothécaire de la ville.

III. *Couvent des Jacobins*. Cet établissement, fondé en 1220, était sur l'emplacement aujourd'hui occupé par le palais de justice.

IV. Les *Cordeliers* ou *Frères-Mineurs*, établis en 1230. L'église existe encore et n'a de remarquable que son élégant clocher gothique, qui mérite bien l'attention des archéologues.

V. Les *Capucins*, établis en 1611, avaient leur couvent sur l'emplacement occupé maintenant par la caserne d'infanterie.

VI. Les *Minimes*, établis en 1619 par Marie de Médicis, mère de Louis XIII, occupaient presque tout l'espace compris entre la rue Fénelon et la rue de Beaulieu.

VII. Les *Jésuites*, établis en 1622, avaient leur couvent sur la place de la Gendarmerie. Quelques bâtiments existent encore.

VIII. Les *Carmes* s'établirent en 1651 dans le faubourg de L'Houmeau. L'église et les bâtiments appartiennent aujourd'hui aux religieuses de Chavagne.

IX. Les *Ursulines* durent leur premier établissement, dont les constructions existent encore, en face de la place Marengo, à Léonarde du Verdier, femme de Philippe de Nesmond, lieutenant général d'Angoumois, en 1628.

X. Les *Carmélites*, établies en 1653, occupaient sur le rempart du Nord les bâtiments qui servent aujourd'hui au noviciat des sœurs de Sainte-Marthe.

XI. Les *Tiercelettes* avaient leur couvent, fondé en 1640, près de la place du Mûrier, dans une partie des bâtiments qui avaient appartenu au palais des Taillefer.

XII. Les *Dames de l'Union chrétienne* ou *Filles de la Foi* occupaient en 1676 les bâtiments qui servent aujourd'hui de caserne à la gendarmerie.

CHAPITRE III.

ÉDIFICES ET ÉTABLISSEMENTS RELIGIEUX EXISTANT ACTUELLEMENT.

§ I.

ÉGLISE CATHÉDRALE.

La cathédrale d'Angoulême fut primitivement dédiée à saint Saturnin. On croit qu'elle fut bâtie par Clovis, après la bataille de Vouillé. Grégoire de Tours et saint Germain, évêque de Paris, assistèrent à la dédicace. Rebâtie après l'an 1000, elle eut une nouvelle dédicace en 1017. En 1120, elle fut reconstruite, à peu près comme nous la voyons aujourd'hui, par Gérard II, évêque et légat apostolique, et en partie aux frais d'Archambaud, chanoine, qui fut enterré sous une arcade qui supporte le clocher actuel. De nombreuses restaurations postérieures y ont eu lieu depuis le XIIe siècle et ont altéré son caractère roman. Durant les guerres de religion, surtout en 1568, les protestants la ravagèrent, incendièrent le clocher parallèle à celui qui existe encore, et dont la chute écrasa l'église Saint-Jean et la jolie chapelle de Saint-Gelais. Jean Mesneau, doyen du chapitre, répara ces

désastres par de nouvelles constructions en 1634. La révolution de 93 en fit le temple de la Raison, et elle ne fut rendue au culte qu'en 1802. On est aujourd'hui en voie de rétablir le caractère architectural du XIIe siècle : on y a dépensé déjà des sommes considérables.

L'archéologue qui étudiera cet édifice remarquera qu'une partie de la première coupole, en entrant, peut appartenir à la construction de 1017; le reste est du XIIe siècle. La façade, qui peut bien être du commencement du XIe, est une des plus vastes compositions architecturales de la France. Elle se divise en un rez-de-chaussée et six étages : au rez-de-chaussée, la porte avec un tympan nouvellement sculpté et quatre arcades latérales; au premier étage, des bas-reliefs, dont le principal représente un personnage drapé; au deuxième, six arcades occupées par des statues; au troisième, dix arcades coupées par la fenêtre centrale avec des statues; au quatrième, quatre arcades recouvrant huit statues; au cinquième, une grande arcade centrale, où est le Christ, et à droite et à gauche, six arcades garnies de médaillons à personnages. Le sixième étage est formé d'un fronton triangulaire, modifié par un entablement de la renaissance. On retrouve dans les attitudes diverses des personnages, dans leurs vêtements, tout le moyen âge, sa symbolique, sa foi, la laideur et le châtiment du péché, et les espérances de l'éternelle béatitude.

Après l'aspect général de cette façade, qui a quel-

que ressemblance avec les reliquaires byzantins, on peut ainsi en analyser les détails : le tympan, œuvre toute récente et parfaitement traitée, représente le Christ assis, avec le nimbe crucifère, tenant l'Évangile, et à ses côtés deux anges en adoration; l'arcade centrale au-dessus porte un calice au milieu, où boivent deux colombes, tandis que deux autres plus petites s'en approchent, c'est le banquet eucharistique que le génie du mal, sous la forme de deux vautours, veut troubler; les personnages placés au-dessous, à la deuxième série, figurent assez bien les chrétiens du moyen âge défendant la foi contre l'impiété; aux voussures des arcades du rez-de-chaussée, on dirait quelques scènes des Croisades; au-dessus du rez-de-chaussée, les douze apôtres en demi-relief; trois bas-reliefs sont en partie effacés, mais l'un d'eux laisse deviner les lignes d'une statue équestre, l'autre représente encore une femme, le pied appuyé sur une boule; à la troisième série, six statues de saints figurant les prophètes de l'ancienne loi; à la quatrième série, dix statues tournées vers l'arcade semblent désigner les docteurs de la loi nouvelle, se dirigeant vers le même but, l'unité de la foi, tandis que les deux statues placées au nord sont le symbolisme de l'enfer; à la cinquième série, huit personnages, ne portant point le nimbe, avec des tuniques courtes et ramassées, comme des hommes prêts au combat, représentent les justes; tous se rapprochent du Christ au-dessous duquel ils sont placés; dans l'espace compris entre la fenêtre centrale et l'archivolte, six an-

ges semblent appeler à eux l'Église militante ; la sixième série représente le Christ ; deux chérubins au-dessus de sa tête descendent des nuages, tandis que dans l'archivolte des séraphins sont en adoration : dans le même cadre sont les symboles des quatre évangélistes : l'ange, le bœuf, le lion et l'aigle, nimbés, ailés et portant l'Évangile ; au-dessous du Christ de nombreux médaillons représentent les saints de la foi catholique (1).

§ II.

ÉGLISE DES CORDELIERS.

Guy de La Rochefoucauld V[e] du nom fit bâtir cette église vers l'an 1300 et y fut enterré. Deux écussons portant les armoiries de La Rochefoucauld, placés des deux côtés au-dessus de l'autel, rappellent cette fondation. Béatrix de Bourgogne, veuve de Hugues-le-Brun, comte d'Angoulême, fit construire le mur derrière le grand autel, qu'elle avait choisi pour l'emplacement de son tombeau. Pour agrandir le couvent, Louise de Savoie fit commencer le bâtiment qui, joignant l'église, formait une chapelle, qui sert aujourd'hui de sacristie ; elle fit apposer à la voûte les armes de Jérusalem. Cette église, en partie dé-

(1) Voir pour plus de détails dans la *Statistique monumentale de la Charente* le savant travail de M. l'abbé Michon.

truite par les protestants, fut reconstruite pour une partie de la nef en 1570; elle forme aujourd'hui la chapelle de l'Hôtel-Dieu. Le clocher gothique, à plusieurs pans, présente une magnifique pyramide. On remarque à l'intérieur un bel autel en marbre et le tombeau de Balzac, érigé à la mémoire du restaurateur de la langue française, par l s soins de l'administration des hospices, de la société archéologique et du conseil municipal.

§ III.

ÉGLISE DE SAINT-ANDRÉ.

Cette église, ancienne collégiale, appartenait au IXe siècle ; mais elle n'a conservé de cette époque que la nef à roman ogivé, avec ses arcs doubleaux et ses arcades latérales ogivées. Le quadrilataire qui forme actuellement le sanctuaire et les bas-côtés n'est que du XVIe siècle. On y remarque la chaire chargée de sculptures en bois, dont l'abat-voix est soutenu par deux cariatides. Les quatre évangélistes y sont représentés.

§ IV.

GROTTE DE SAINT-CYBARD.

Saint Cybard, *Eparchius*, fils de Félix Auréole, seigneur de Trémolac, en Périgord, se fit remarquer dès l'âge de sept ans par son aptitude à l'étude des belles-lettres ; renonçant aux honneurs que lui pro-

mettait sa naissance, il se retira, à l'insu des siens, au monastère de Cadasian, en Espagne, et y fut bientôt célèbre par ses vertus et ses miracles. Par humilité, il quitta cette retraite à l'âge de quinze ans, vêtu de pauvres habits, et vint habiter quelque temps Bordeaux, d'où il se rendit à Angoulême. L'évêque saint Aptone le conduisit, selon son désir, sous un rocher, en face de la Charente, près duquel coulait une petite fontaine. A peine entré dans la grotte, dit la légende, il entendit une voix qui lui dit : « Éparche, mon serviteur, demeure ici! » La sainteté de sa vie lui attira bientôt de nombreux disciples, et dès lors l'écho du rocher répéta, à chaque heure de la nuit et du jour, les accents des cantiques et de la prière. Le voyageur, qui aime les souvenirs religieux, doit visiter cette grotte, abandonnée depuis 1789 à des usages profanes, et rendue maintenant au culte par les soins de Mgr Cousseau, qui en a fait l'acquisition. Cette grotte étant trop étroite pour contenir les fidèles, on l'agrandit en 1673, et l'on tailla dans le rocher un autel massif, sur lequel fut sculpté un bas-relief représentant le solitaire couché, appuyé sur le bras gauche, les yeux fixés sur un Christ. Derrière ce Christ, un ange, du milieu des nuages, laisse tomber ces mots: ***Eparche, hic permane*** (Éparche, demeure ici!) Le saint y mourut en 583, âgé de quatre-vingts ans, après y avoir vécu quarante ans, profitant de l'ascendant de ses vertus pour protéger le pauvre peuple contre le despotisme des comtes d'Angoulême.

§ V.

CHAPELLE D'OBAZINE OU DES BEZINES.

Au XII[e] siècle, saint Étienne, fondateur de la célèbre abbaye d'Obazine, en Limousin, fonda aussi celle de la Frenade, dans l'arrondissement de Cognac; quelques-uns de ses religieux s'établirent au lieu où est maintenant cette chapelle. Ce ne fut qu'un simple oratoire consacré à la sainte Vierge et qui fut ruiné, soit dans la guerre de cent ans, soit pendant les guerres de religion. Voici la pieuse légende populaire qui s'y rattache et qui explique le changement du nom primitif d'*Obazine* en celui des *Bezines :* « Sous les murs de la ville et du château, à l'endroit où se trouvait un égoût, vulgairement appelé *Bouzine*, on trouva une petite statue de la sainte Vierge, qu'on plaça dans une petite niche pratiquée dans le mur de la ville. Durant les guerres civiles, un soldat de faction au corps-de-garde voisin commit quelque impiété envers cette pieuse image. En réparation de cette insulte, un officier de la garnison du château fit construire dans le même endroit une voûte en forme de chapelle, où la statue fut placée. » On y disait quelquefois la messe; mais ce lieu ne servit longtemps que de station pieuse aux passants. Dans la suite, le sieur Lainez, natif de Châteauneuf, quitta une cure qu'il avait en Saintonge, vint habiter Angoulême et prit soin de cette chapelle. L'église

actuelle fut bâtie en 1730; elle est desservie aujourd'hui par des frères Maristes et attire de nombreux fidèles, surtout le jour de la fête de l'Assomption et durant tout le mois de mai.

§ VI.

ÉGLISE SAINT-MARTIAL.

Cette église, dont la première pierre fut posée en 1852, a été bâtie dans l'espace de quinze mois. Elle fut consacrée avec toutes les pompes de la religion le 21 juillet 1853. A cette consécration assistèrent Mgr le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, les évêques d'Angoulême, de Tulle, de Poitiers de La Rochelle et presque tout le clergé du diocèse. L'évêque de Limoges en fut le consécrateur. C'est une église dans le style roman-fleuri à trois nefs, avec colonnes assemblées, dont les chapiteaux sont richement sculptés. Elle se termine par une abside du même style. Le clocher, élevé à cinquante mètres au-dessus du sol, forme un porche en avant, ouvert sur trois faces, la quatrième donnant accès dans l'édifice : les quatre arcades qui le supportent offrent les plus délicieuses sculptures. Toute l'ornementation intérieure offre un ensemble gracieux et délicat. Tout témoigne du talent de M. Abadie, qui en a été l'architecte. Ce monument s'élève sur l'emplacement d'un autre, dont quelques parties étaient anciennes, mais qui avait été dévasté par les protestants.

§ VII.

ÉGLISE DES CARMÉLITES.

L'ordre des Carmélites n'est rétabli à Angoulême que depuis peu de temps. L'église actuelle, située dans le faubourg de Saint-Ausone, sur la route de Paris à Bordeaux, fut consacrée le 26 mars 1859 par Mgr Cousseau, évêque d'Angoulême, assisté de ceux de Poitiers et de La Rochelle. Cet édifice, style ogival du XIIIe siècle, fait honneur à son architecte, M. Sadoux, ébéniste. Le portail, surmonté d'une galerie, est décoré d'une magnifique rosace brodée à jour avec vitraux coloriés. Les quatre contre-forts de la façade se terminent par quatre pinacles couronnés de clochetons, à la hauteur de vingt-cinq mètres du sol. La nef se divise en trois travées de voûte, sans y comprendre celles du transept et de l'abside; elles sont éclairées par des fenêtres à lancettes germinées, encadrées dans l'ogive. L'autel, en marbre blanc, a un magnifique bas-relief représentant la mort de la sainte Vierge, entourée des apôtres. Les verrières des trois pans de l'abside et des autres croisées sont d'un élégant travail.

§ VIII.

SAINT-JACQUES DE L'HOUMEAU. — SAINT-ROCH.

I. *Saint-Jacques de L'Houmeau*, bâtie depuis peu d'années, n'a rien des églises du moyen âge, ni dans sa forme ni dans son ornementation.

II. *Saint-Roch* est une petite église du XVIe siècle, qui n'a rien de remarquable; elle est bâtie sur l'emplacement d'une ancienne maladrerie, où l'on reléguait les lépreux. La date de sa construction est indiquée par une inscription placée au-dessus de la porte.

§ IX.

ÉVÊCHÉ. — DOYENNÉ. — FILLES DE LA CHARITÉ. — SÉMINAIRE.

I. L'*Évêché* fut bâti vers l'an 1128 par Gérard II, évêque, le même qui fit reconstruire la cathédrale. On n'y distingue plus de cette construction primitive que les traces de quelques cintres de la façade. Les nombreuses modifications faites postérieurement sont dues à Octavien de Saint-Gelais, évêque d'Uzès au XVIe siècle; à Antoine d'Estaing, évêque d'Angoulême de 1506 à 1524; à Cyprien-Gabriel-Bernard de Rézé (1689).

II. Le *Doyenné* fut bâti par Jacques de Saint-Gelais, évêque d'Uzès, doyen de la cathédrale, pour servir de résidence au doyen du chapitre (1515). Cet édifice n'est apparent que sur la rue qui porte son nom. Il appartient à la maison d'éducation des Dames du Sacré-Cœur.

III. Les *Filles de la Charité* ou *Sœurs grises*, appelées à Angoulême en 1807, ont leur demeure vis-à-vis l'église de Saint-Martial.

IV. Le *Grand-Séminaire*, situé au-dessus de la rampe Chandos, fut commencé par François de Péricart et terminé sous l'épiscopat de Cyprien-Gabriel de Rézé, en 1704.

V. Les *Filles de Saint-André de la Croix* ont leur établissement dans le faubourg Saint-Ausone. Une sainte femme d'Angoulême, Mlle Gilbert des Héris, leur céda, en 1823, la maison qu'elles habitent. Elles donnent l'instruction aux jeunes filles des familles pauvres et vont visiter les malades.

VI. Les *Sœurs de l'Espérance*, appelées à Angoulême en 1860, vont donner des soins aux malades qui les appellent. Elles sont établies place de la Gendarmerie.

CHAPITRE IV.

ÉTABLISSEMENTS CIVILS.

I. *Hôtel-de-Ville.* Dès l'année 1495, Angoulême avait une maison commune située dans la rue Henri IV, et dont il ne reste plus rien. Après 1646, l'administration municipale avait pour siége un petit local dans la rue Saint-André; en 1813, elle s'installa dans le bâtiment attenant au théâtre et qui fait face à la place de la Commune. Le nouvel hôtel-de-ville, qui n'a pas été encore livré à l'administration, s'élève sur l'emplacement de l'ancien château. La partie monumentale est la façade du nord que domine la magnifique tour du beffroi, dont la large croisée du premier étage est fermée par un bas-relief représentant la ville d'Angoulême offrant les clés de la cité à Charles V. Ce bas-relief est bien dessiné et parfaitement traité; mais, il faut bien le dire, le sujet n'a d'historique que l'octroi de franchises communales fait à la ville par Charles V. Nulle part l'histoire ne nous apprend que ce prince soit venu à Angoulême. Si l'on eût voulu qu'un bas-relief de ce genre fût la traduction d'un fait authentique, on aurait peut-être mieux fait d'y représenter la ville offrant les clés par les mains du maire Élie Daurifont à Isabelle de

Taillefer, veuve du roi Jean-sans-Terre, à son retour dans la capitale de son comté (1216); tout en rappelant ailleurs les franchises accordées par Charles V, en conservant les armoiries données par ce prince à la fidélité des habitants, on eût prouvé par un fait authentique que la cité, dès le XIIIe siècle, était en possession des droits de commune, qui peut-être remontaient à un municipe romain. On doit regretter aussi, et peut-être pourrait-on encore réparer cet oubli, que le savant architecte n'ait pas trouvé dans l'ornementation de l'édifice, parmi ses gracieuses et nombreuses sculptures, quelques cadres pour les écussons armoriés des Taillefer, des Lusignan, des Valois. On pouvait ainsi rappeler à notre époque et à la postérité que cet hôtel-de-ville s'élève sur l'emplacement d'un château dont les restes étaient encore pittoresques et riches des plus grands souvenirs de notre histoire nationale. Si aujourd'hui il n'y avait plus de place sur la pierre, les amis du pays espèrent bien que les noms des trois grandes familles des comtes d'Angoulême se retrouveront à l'intérieur, avec ceux de toutes les illustrations de l'Angoumois et les dates des évènements dont ce château fut le théâtre. La façade méridionale, dont les larges croisées sont ornées de gracieuses sculptures, est du plus bel effet. Ce monument offre aussi de très beaux détails à l'intérieur. M. Abadie fils en a été l'architecte.

II. La *Préfecture,* qui a été bâtie en 1833, a une façade élégante, ornée de dix pilastres ioniques;

ses jardins spacieux ont vue sur la campagne, au midi.

III. *Palais de Justice.* Cet édifice, dû à M. Abadie père, architecte du département, a sa façade, ornée de quatre colonnes ioniques, sur la place du Mûrier. Il fut inauguré en 1828. Il renferme au second étage la *bibliothèque*, formée, depuis 1793, des bibliothèques des anciens monastères de l'Angoumois. Cette bibliothèque compte plus de quatorze mille volumes. On y remarque deux Aldes de 1504 et de 1513, le *Démosthène* et le *Platon*, le *Xénophon* de Henri Estienne, avec la signature autographe de cet imprimeur; une édition gothique du *Roman de la Rose.*

IV. *Hôtel-Dieu.* Angoulême possédait au XVe siècle différents hôpitaux, qui furent réunis en 1652 et réduits à deux seulement, l'*hôpital-général* et l'*hôtel-Dieu* ou *hôpital de Notre-Dame-des-Anges.* Depuis 1828, ces deux établissements n'en forment qu'un seul, qui a son entrée par la rue de Beaulieu, et dont les bâtiments ont été agrandis des dépendances de l'ancien couvent des Cordeliers. Jean-Louis Guez de Balzac donna par testament à l'hôpital des Anges 12,000 livres, le 1er octobre 1653, et demanda à y être enterré.

V. *Lycée impérial.* Cet édifice, bâti en 1844 et livré à l'Université en 1846, est sur le même emplacement qu'un ancien collége communal, qui lui-même était

construit sur l'emplacement de l'ancien couvent des Dames de Beaulieu ou religieuses de Saint-Ausone. La façade, précédée de riants parterres fermés par une belle grille à flèches dorées, s'ouvre sur la vaste promenade de Beaulieu. La situation, l'air pur qu'on y respire, l'habile disposition intérieure et la plus sage administration : tout concourt à en faire un des plus beaux établissements de l'Université. Il compte cinq cent cinquante élèves; il a coûté à la ville en constructions et en ameublement 700,000 fr.

VI. *Fontaines.* Angoulême possède, depuis 1834, des fontaines et des bornes qui peuvent distribuer dans tous les quartiers, en vingt-quatre heures, quatre cent cinquante mille litres d'eau, au moyen d'une machine qui prend les eaux de la Charente et les fait monter dans un vaste bassin situé à l'extrémité de la rue de Beaulieu. Cet établissement est dû à M. Cordier, ingénieur.

VII. *Salle de spectacle.* Elle fut construite en 1780; on se dispose à la remplacer par une autre dont le plan est arrêté, mais dont l'emplacement n'est pas déterminé.

VIII. *Caserne d'infanterie.* Cet établissement est situé près de la place appelée Champ-de-Mars, sur le terrain occupé autrefois par le couvent des Capucins. La première pierre fut posée le 25 septembre 1825 par M. de Clermont-Tonnerre, alors ministre de la guerre.

IX. *Pont de Saint-Cybard.* Il fut commencé en 1750, sous la mairie de Léonard du Tillet, et terminé en 1755, sous celle de Pierre Labatud. Un ancien pont, placé un peu en amont, qui remontait à une époque très reculée, fut emporté par un débordement, le 22 février 1747.

X. *Cimetière de Fleurac.* Il est situé en dehors du faubourg de Saint-Cybard, sur la route d'Angoulême à La Rochelle. Il fut établi en 1806 et porte le nom d'un prêtre qui y fut enterré le premier le 6 octobre 1808. On y remarque quelques monuments funèbres.

CHAPITRE V.

PLACES PUBLIQUES ET PROMENADES.

I. *Place de Beaulieu.* C'était d'abord un champ dépendant de la maison des seigneurs de Bellejoie. Elle fut en quelque sorte créée en 1699; on y employa de nombreux ouvriers auxquels l'administration procurait ainsi du travail pendant une disette qui désola le pays; elle fut plantée d'ormes à la même époque et replantée de tilleuls en 1759.

II. *Place du Mûrier,* s'étendant sur le terrain qui formait le jardin des Jacobins. Elle dut son nom à un gros mûrier qui se trouvait au milieu et auquel fut pendu par les protestants Michel Grellet, gardien des Cordeliers. Le jardin devint une place publique en 1582. Elle est ornée d'une fontaine monumentale, trop souvent à sec.

III. *Place du Palet*, nommée aussi de l'*Ancienne Halle*, parce qu'au milieu se trouvait une vaste halle, bâtie vers l'an 1450 par le comte Jean-le-Bon et détruite en partie en 1678. En dehors de l'enceinte du rempart est la petite *place du Palet*, qui fut aplanie et plantée d'ormes en 1648 et replantée en 1810.

IV. *Place du Champ-de-Mars.* Elle ne fut formée qu'en 1790, par suite de la destruction d'une demi-lune qu'avait fait construire le duc d'Épernon; elle sert aujourd'hui de champ de foire et de champ de manœuvres à la garnison.

V. *Place Marengo*, ainsi nommée en souvenir d'une des grandes batailles gagnées par Napoléon Ier. On l'appela d'abord *place de la Petite Halle.*

VI. *Place de la Commune*, appelée aussi le *Parc*, commencée en 1776 et terminée en 1787 sur un terrain en terrasse qui dépendait du château. — La *Place du Marché-Neuf*, terminée en 1808, sert souvent de marché aux comestibles.

VII. *Chemin-Vert.* L'espace occupé par cette belle promenade, rendez-vous du monde élégant dans la belle saison, n'était autrefois qu'un lieu désert, aride, hérissé de rochers et de ronces, lorsqu'en 1818, en prenant aussi une partie du terrain de l'ancien cimetière de Saint-Ausone, on en fit une promenade aujourd'hui remarquable par ses belles allées et ses frais ombrages.

CHAPITRE VI.

FAUBOURGS.

La ville, dans les temps anciens, ne s'étendait que sur le plateau ou promontoire entouré de trois côtés par deux cours d'eau qui se réunissent à sa base, la Charente et l'Anguienne. Quand ce plateau, élevé de plus de soixante-douze mètres au-dessus du niveau de la Charente, ne suffit plus à la population, des faubourgs se formèrent autour de la Charente. On en compte six :

I. L'Houmeau, autrefois privé de communications faciles avec la ville, a aujourd'hui de belles rampes qui y conduisent. Avant l'ouverture du chemin de fer et l'établissement de la gare, ce faubourg était l'entrepôt des principales marchandises importées ou exportées. On y compte encore une nombreuse population et un grand nombre de négociants, d'industriels et d'ouvriers.

II. Saint-Cybard, ainsi nommé de l'ancienne abbaye qui existait sur la rive gauche de la Charente, est en grande partie habité par une population ou-

vrière, qui se livre à la culture des jardins ou au travail des manufactures. On y remarque la papeterie de MM. Lacroix, qui mérite bien la visite des étrangers par ses belles machines et par la réputation européenne de ses produits.

III. Saint-Martin, du nom d'une petite église aujourd'hui abandonnée, se compose de maisons bâties sur le versant trop rapide de la colline et d'autres disséminées dans les fertiles jardins qu'arrose l'Anguienne.

IV. Saint-Ausone, ainsi appelé du nom d'une ancienne abbaye, ne se compose que d'une rue assez longue, mais trop étroite, qui aboutit à la route de Paris à Bayonne pour se prolonger ensuite vers l'Anguienne, où l'on peut visiter une belle usine métallurgique. Ce faubourg communique aujourd'hui avec la ville par des rampes nouvellement ouvertes.

V. La Bussatte, traversé par la route de Périgueux, ne se composait, il y a quelques années, que d'une seule rue, et s'étend aujourd'hui en divers sens. C'est un quartier commerçant, entrepôt des produits qui viennent des environs et du département de la Dordogne.

VI. Saint-Roch, ainsi nommé d'une chapelle située à l'extrémité du faubourg, ne se composait autrefois que de quelques maisons rangées autour de la chapelle. Il est aujourd'hui assez peuplé et compte d'as-

sez jolies maisons formant une nouvelle rue. C'est dans ce faubourg, où l'on se propose d'ouvrir un boulevard long d'un kilomètre environ et large de quinze mètres, qu'il faut aller visiter les nouvelles *prisons*, et admirer de très beaux points de vue sur la gare du chemin de fer et sur la riche vallée de la Charente.

CHAPITRE VII.

§ I.

PANORAMA DES REMPARTS.

De quelque côté que vous veniez, Angoulême présente un magnifique aspect : sa ceinture de remparts bordés de maisons, la cime de ses clochers, les beaux arbres de ses promenades extérieures : tout y flatte vos regards. Des premières collines qui se penchent vers la Charente, vous apercevez la cité aérienne, tout en vous demandant, si vous la voyez pour la première fois, comment vous y arriverez. En partant de la gare du chemin de fer, vous montez facilement la belle et large *rampe de la Marine;* arrivé au commencement de la *rampe Chandos,* si vous voulez faire le tour des remparts, suivez la rue de Montmoreau jusqu'à la rencontre de la rue Saint-Martial; la vue d'un élégant clocher vous invite à visiter la magnifique église de ce nom. Reprenez votre route à gauche, vous trouverez à votre droite le boulevard de l'*Est,* au-dessous duquel sont un beau quartier, de belles maisons, dont l'emplacement n'était, il y a moins de quarante ans, que des terrains sans valeur, infertiles,

semés de rochers et de ronces : c'est le quartier des *Bezines*, traversé par la route de Montmoreau, ouvert par des rampes bien bâties, dont l'une vous conduira à la chapelle de la sainte Vierge. En portant vos regards au levant, au-dessus des toits de ce quartier, vous découvrez assez longtemps une riche vallée, dont la ceinture est formée de rochers pittoresques, et au-dessus, ce qu'on appelle les *chaumes de Crage*, autrefois vaste plateau inculte, inhabité, et aujourd'hui bien cultivé et animé par de blanches habitations. En continuant de suivre le rempart, vous arrivez à l'extrémité de la belle rue de l'*Arsenal :* vous suivez le rempart que bordent les jolis jardins de la préfecture, en passant devant les *bains du Château*, établissement bien fréquenté, au-dessous duquel va s'ouvrir une nouvelle rue ; alors vous pressentez que le panorama va se développer vers le bassin de la Charente. Dépassant la rue d'*Iéna*, cheminant entre deux rangées d'arbres qui ornent cette promenade, vous embrassez toute l'étendue du faubourg Saint-Martin, reposant avec plaisir vos regards sur la route abrupte de Montmoreau et sur les riants jardins de l'Anguienne, que dessinent des rideaux de peupliers. A l'extrémité des rues du *Secours* et de *Belat*, la rampe du *Secours* et ses élégantes maisons à terrasse vous cachent la campagne ; mais avancez par l'allée du *Petit-Parc* plantée d'arbres, le long du rempart *Desaix*. Dépassant la rue d'*Austerlitz*, placez-vous sur cette terrasse demi-circulaire garnie de bancs, que les promeneurs appellent l'*hémicycle ;* vous avez à vos pieds

la magnifique demeure du receveur général et toutes les rampes qui conduisent aux jardins de l'Anguienne, fermés par un cercle de collines bien boisées; si vous portez plus loin vos regards vers l'ouest, vous apercevez déjà la partie gauche du riche et verdoyant bassin de la Charente, fermé par un horizon lointain de collines ondoyantes, dont les intervalles vous laissent voir quelques parties de l'arrondissement de Barbezieux. A mesure que vous avancez, en continuant le rempart *Desaix*, où aboutissent la rue d'*Arc* et la rue *Corneille*, le panorama s'élargit, les collines fuient plus loin du midi à l'ouest. Arrêtez-vous vis-à-vis le transept méridional de la cathédrale, qui est à votre gauche, vous suivrez au loin la ligne du chemin de fer longtemps parallèle à la route impériale de Paris à Bordeaux. Pour peu que vous demeuriez dans cette position, vous apercevrez, au premier détour des collines qui ferment la vallée à gauche, un nuage blanc qui approche, se dissipe, reparaît encore; c'est un convoi qui va, dans quelques minutes, en déchirant l'air par ses sifflements, disparaître sous le long tunnel ouvert sous la ville : encore quelques instants va sortir, comme d'un cratère, un autre convoi courant vers Bordeaux. N'oubliez pas que vous êtes placé à l'endroit même où se trouvait une église, bâtie, dit-on, par Clovis, qui entra par là, par une brèche, dans la vieille cité augoumoisine. Depuis quelques mois, il ne reste plus rien de l'édifice pieux qui témoignait des souvenirs de gloire de la France au berceau. Mais si vous aimez les grandeurs du Catholi-

cisme, la majesté de ses églises, avancez de quelques pas, vous êtes en face de la cathédrale : admirez cette large façade, dont les six étages sont autant de tableaux de la grande épopée religieuse, reproduite par le ciseau des sculpteurs du XIIe siècle. En face de ce monument s'ouvrait, il y a peu de temps, la *porte Saint-Pierre,* donnant passage à une belle rampe appelée *chemin de la Colonne*, qui contourne le Jardin-Public. Cette rampe s'appela d'abord *chemin de la Rotonde*, puis *chemin de Madame*, parce que la duchesse d'Angoulême, fille de Louis XVI, fit par là son entrée à Angoulême, le 18 août 1815. Pour perpétuer le souvenir de cet évènement, on éleva, vers la moitié du chemin, une colonne ionique. Quand le peuple de 1830 crut avoir consolidé ses libertés en envoyant à l'exil trois dynasties de rois, on consacra cette colonne aux héros de Juillet, en la peignant des trois couleurs. Ce fut par cette même rampe que le duc d'Orléans, en 1844, et Napoléon III, en 1852, firent leur entrée à Angoulême. Quelques plaisants, qui ne croyaient pas qu'une voie commode de communication pût être praticable dans cette direction, blâmèrent l'entreprise en l'appelant *chemin de la Folie.*

En laissant la cathédrale, montez le rempart du midi, en dépassant les rues du *Doyenné* et d'*Épernon :* vous avez au-dessous le *Jardin-Public* ou *Chemin-Vert*, le faubourg *Saint-Ausone*, longue file de maisons, dont vous ne voyez que les toits; mais la plaine est là, brodée de prairies verdoyantes, de champs en culture, de bouquets d'arbres à la végétation luxu-

riante, semée de blanches villas, arrosée par de belles eaux qui vont chercher la Charente, qu'un roi appelait le plus beau ruisseau de son royaume. Vos regards suivent encore longtemps la voie ferrée : de hautes pyramides, couronnées d'une fumée noire, vous avertissent que si vous n'êtes pas sur un terrain de *volcans*, vous avez au loin devant vous des établissements industriels, où vit toute une population de travailleurs : ce sont autant d'usines à papier, d'où sortent des produits connus des cinq parties du monde. De belles maisons de campagne, l'*Oisellerie*, élégante construction du XVIe siècle ; le *Petit-Girat* et d'autres vous laissent deviner leurs frais ombrages, leurs jardins fertiles, leurs parcs de hautes futaies, où chassait souvent François Ier.

Vous arrivez à la grille d'entrée du *Chemin-Vert*, où des allées bien sablées, fraîches, sinueuses, vous appellent sous leurs dômes de verdure, près de leurs jets d'eau, dont le murmure se mêle au chant des oiseaux. Regardez à l'extrémité de la plaine qui se déroule devant, à droite de la route de Bordeaux qui gravit la colline : vous distinguez le dôme d'une des églises les plus curieuses de France par sa forme ; si vous aimez l'archéologie de notre vieille France, visitez ce monument, il est du XIe siècle ; si vous aimez l'industrie, vous y visiterez aussi une belle papeterie : c'est le chef-lieu de la commune de Saint-Michel. Un peu plus loin, et vous êtes sous les grands arbres de la promenade de *Beaulieu*, bien digne de ce nom par les admirables points de vue qu'elle vous

offre. Après vous être arrêté devant la longue façade du lycée impérial, rapprochez-vous du rempart : au-dessous de vous, ce petit clocher si modeste est celui du couvent des religieuses Carmélites, dont vous distinguez aussi l'élégante église avec sa façade gothique. Cette plaine, plus loin, c'est celle de *Basseau*, autrefois aimée des Romains, qui y ont laissé des vestiges de leurs riches villas. Sous cette longue allée de peupliers qui bordent la Charente, cette cheminée pyramidale vous indique la poudrerie de *Thérouat*, dont les moulins, placés de distance en distance sous les peupliers, fournissent largement de la poudre à nos arsenaux. A l'horizon, de verdoyantes collines, étagées comme un amphithéâtre, pittoresques comme le tableau d'un peintre à riche imagination, se prolongent vers l'arrondissement de Cognac.

A l'extrémité de Beaulieu, à l'endroit où une autre grille s'ouvre sur le Chemin-Vert, l'horizon s'agrandit au nord et à l'ouest, se ferme par des collines lointaines, dont les premiers plans vous montrent une riche végétation, des pentes et des cimes couvertes d'arbres et de vignobles. Vous embrassez déjà, à droite et à gauche, tout le cours du fleuve, qui semble s'éloigner à regret, qui disparaît, puis se montre encore à une assez grande distance, comme une surface argentée, après avoir baigné le pied de la colline qui domine la poudrerie et sur laquelle est placée la pittoresque bourgade de *Fléac*. Sur la rive droite de la Charente, à côté de la route de Clermont à Saintes, si vous voulez admirer les progrès de l'horti-

culture, allez visiter les beaux jardins de *Bardines;* vous y serez accueilli par le propriétaire avec un empressement égal au zèle et à la science agricole dont il fait preuve. Cette route, qui sort du faubourg, qui monte la colline et disparaît à l'horizon, c'est la route impériale de Périgueux à La Rochelle. Ce faubourg, assis des deux côtés du pont, c'est celui de *Saint-Cybard*. En deçà de la rivière, au pied de la colline, cette haute pyramide qui fume vous indique une belle papeterie : sur le terrain coupé aujourd'hui par cette route, qui conduit à la ville et qu'on nomme la rampe du *Palet;* par une autre qui remonte la rivière, s'élevait la riche abbaye de *Saint-Cybard*, antérieure au VIIIe siècle. Les comtes d'Angoulême, les Taillefer, morts en combattant les Normands, ou fatigués des guerres féodales de leur époque, ou de leurs voyages à la Terre-Sainte, y choisissaient leur dernière demeure. Ces tombeaux ont disparu, ainsi que celui d'un des premiers Mérovingiens. L'église et les cellules des religieux n'existent plus; mais l'histoire locale ne laisse pas oublier que cette abbaye, depuis Charlemagne, fut l'objet des munificences de ses successeurs (1).

En quittant les derniers arbres de Beaulieu pour

---

(1) Quelques annalistes veulent que cette abbaye ait été fondée par Caribert, roi d'Aquitaine. L'église était très belle, ses clochers si hauts, qu'en 1568 les protestants y placèrent des canons pour battre les remparts, puis ils détruisirent l'église.

continuer par le rempart du Nord, vous avez sous vos pieds, à la base du rocher, la grotte de Saint-Cybard, et devant vous, formée par les deux bras de la Charente, une île qui fut au moyen âge le champ-clos d'un duel judiciaire (1). Ce long bâtiment que vous voyez sur la rive gauche, formant quatre compartiments surmontés de pavillons, c'est le magasin d'eau-de-vie d'une riche maison de commerce d'Angoulême. En suivant la ligne souvent brisée du rempart du Nord, en dépassant les rues des *Bouchers*, des *Cordonniers*, du *Grand-Cerf* et du *Cheval-Blanc*, détournez vos regards de cette longue file de maisons aussi mal bâties que souvent mal habitées, et espérez, comme tous les amis de la cité, que l'administration se décidera bientôt à élargir ce rempart, à faciliter des constructions nouvelles qui rajeuniront tout ce quartier. En attendant, contemplez ce large bassin du fleuve : vous avez devant vous le plus beau point de vue que vous ayez encore rencontré dans vos pérégrinations. L'horizon est immense, étagé de collines fertiles, de hameaux descendant vers la plaine comme des voyageurs qui se seraient arrêtés pour contempler la couronne de remparts de la cité angoumoisine : nulle part la nudité, la tristesse des contrées solitaires, tout y est animé des forces vives de la nature ou de l'industrie humaine, qui a semé çà et là ses créations commerciales et les richesses de son agriculture. Vous embrassez au nord les cimes vaporeuses de l'arrondisse-

(1) Voyez *Histoire*, page 11.

ment de Ruffec, à l'ouest celles de Cognac, à l'est les derniers contreforts des monts du Limousin, penchés sur l'arrondissement de Confolens. Ce nuage de fumée blanche qui marque le dernier point de l'horizon au nord, c'est un convoi qui arrive ou qui part. Dans ce dernier cas, vous le suivez longtemps, tantôt se montrant sur la colline, tantôt disparaissant dans les profondes tranchées de la voie : s'il arrive, attentendez, il va franchir la Touvre, sur ce pont que vous voyez devant vous, disparaître quelques minutes après, puis entrer triomphant dans la gare, où vous pouvez compter le nombre de ses wagons et presque celui de ses voyageurs. Au premier plan du bassin qui étale devant vous ses splendeurs et ses aspects variés, la Charente arrondit ses eaux profondes et calmes sur les quais du port de L'Houmeau, comme si elle voulait attendre les marchandises qu'on va lui confier pour les porter aux rivages de l'Océan, ou que ses barques voyageuses aient déposé les produits des pays lointains.

Mais arrivé à la porte du *Palet*, où vous descendez le rempart par un laid et rapide escalier qu'on voudrait bien voir disparaître, allez vous placer sur cette esplanade circulaire plantée d'arbres, où jaillit une fontaine, vous aurez à vos pieds tout le faubourg de *L'Houmeau;* vous suivrez tout le mouvement de la gare. Reprenez ensuite le rempart, sans rien perdre des beautés du paysage, vous laisserez à votre gauche le *Châtelet*, dont les vieilles tours sont ceintes de murailles, et en portant vos regards vers le levant, vous suivrez assez loin la route de Limoges, qui coupe la

plaine, et les contours pittoresques de Saint-Roch, où vous apercevez le clocher aigu des nouvelles prisons, placées derrière la caserne : vous êtes à l'entrée de la rue d'*Aguesseau*, en face du grand séminaire, et dans quelques minutes, vous serez au centre de la ville, en montant cette rue.

§ II.

RENSEIGNEMENTS DIVERS.

On trouve à la gare du chemin de fer des voitures pour ***Périgueux*, *Limoges*, *La Rochelle*, *Saintes*, *Rochefort*** et ***Royan***; sur le plateau, des voitures pour La Rochefoucauld, Montbron, Nontron, La Vallette, Barbezieux, Rouillac, Blanzac, Mansle, Cognac et Châteauneuf.

Le voyageur n'aura qu'à choisir, pour y jouir du confortable et de l'élégance, entre les hôtels du ***Palais***, place du Mûrier; du ***Cheval-Blanc***, place du Palet; du ***Grand-Cerf***, rue des Trois-Fours; le grand hôtel des ***Postes*** et l'hôtel de ***France***, place de la Commune.

De riches magasins de nouveautés, la ***Dame-Blanche***, place du Mûrier, la ***Ville d'Angoulême***. les ***Trois-Quartiers***, ***Simonnet***, rue du Palais, étalent les meilleures et les plus belles étoffes des manufactures françaises, comme les magasins de la rue Marengo des habillements confectionnés au goût de tout le monde.

Si le voyageur veut charmer ses loisirs par la lecture des meilleurs ouvrages de notre époque, s'il veut connaître la bibliographie du département, il

n'a qu'à choisir entre les librairies ***Baillarger*** et ***Martin,*** place du Mûrier; *Goumard*, rue du Marché, etc. S'il vient chercher pour ses filles une maison d'éducation où sa tendresse paternelle soit rassurée, qu'il s'adresse à ***Mmes Petit-Saint-Romain*** et *de Gastagnaga*, rue d'Iéna; à *Mlle Grignon*, rue de la Gendarmerie; à *Mlle Meslier*, rempart Desaix; à la maison du *Sacré-Cœur*, à *Mlle Gaudin*, rue du Doyenné, et aux *Dames de Chavagne*, faubourg L'Houmeau, etc.

La ville d'Angoulême compte 22,811 habitants. Elle doit sa prospérité à la richesse agricole du département, à son commerce d'importation et d'exportation et à son industrie dans plusieurs genres; elle vend une quantité considérable de fers, de papier, d'eau-de-vie et de vins; elle a un tribunal de première instance, un tribunal de commerce, un conseil de prud'hommes, un lycée impérial, plusieurs pensions de jeunes gens. Des courses de chevaux très fréquentées y ont lieu ordinairement au mois de mai; deux sociétés chantantes, les *Orphéons* et les *Enfants d'Apollon;* deux sociétés instrumentistes, la *musique de la ville* et la *fanfare Renon,* font souvent entendre leurs harmonieux accords sur nos promenades et leurs chants mélodieux.

§ III.

EXCURSIONS DANS LES ENVIRONS, A LA SOURCE DE LA TOUVRE, A LA FONDERIE DE RUELLE.

Les principaux lieux qui doivent attirer le voyageur sont : 1° la *source* de la Touvre; 2° les usi-

nes de ***Maumont*** et de ***Veuze;*** 3° la *fonderie de* ***Ruelle*** *:*

I. En suivant la route impériale d'Angoulême à Limoges, on traverse les prairies de *L'Isle-d'Espagnac*, dont l'église renferme une curieuse statue de la sainte Vierge. Un peu au-delà de cette localité, en quittant la route impériale et prenant celle de Montbron, on arrive bientôt en face d'une haute colline, au pied de laquelle se déroule une large nappe d'eau : c'est la ***Touvre***, qui jaillit dans deux bassins principaux situés dans deux anfractuosités de la colline et appelés, l'un le ***Dormant*** et l'autre le ***Bouillant***. C'est cette rivière qu'ont chantée les poètes angoumoisins et qui au moyen âge était, au dire de ces poètes, « *couverte de cygnes, pavée de truites, bordée d'écrevisses et lardée d'anguilles.* » Clément Marot, dans sa ***Bergerie sur la mort de Louise de Savoie,*** dit :

La pauvre Touvre, arrosant Angoulême,
A son pavé de truites tout détruit,
Et sur son eau chantent de jour et nuit
Les cygnes blancs dont toute elle est couverte.

Mais ce n'est pas tout que de la voir couler à ses pieds, il faut gravir la colline et se placer sur la plate-forme d'un ancien château, qui ne fut jamais le ***château de Ravaillac***, comme l'appelle le vulgaire, mais bien une citadelle du moyen âge, bâtie en **1071** par Guillaume Taillefer, comte d'Angoulême, et détruite par les Anglais dans la guerre de cent ans. De ce

point élevé, vous avez à vos pieds les deux bassins dont vous mesurez la profondeur avec effroi, tandis que vous suivez le cours de la limpide et large rivière, qui va se perdre dans la Charente, au-dessus d'Angoulême, après avoir servi de force motrice à de magnifiques usines. A votre gauche, en remontant le bassin, vous voyez la belle habitation de la *Lèche*, au-dessous de laquelle est une fontaine jaillissante, très abondante et très curieuse.

II. *Usines de Maumont et de Veuze.* En quittant les sources de la Touvre, vous suivez sa rive gauche, vous traversez le bourg de *Magnac*, et vous trouvez ces deux belles usines, qui occupent plus de quatre cents ouvriers. Elles comptent actuellement vingt-quatre cylindres et trois machines; elles livrent chaque année au commerce plus de sept cent mille kilogrammes de beau papier et consomment un million de kilogrammes de chiffons. Celle de Veuze est la première qui ait fabriqué dans le département le papier mécanique continu. Pour soigner les ouvriers malades, les propriétaires de ces usines ont fondé une maison de secours confiée à des sœurs de charité.

III. *Fonderie de Ruelle.* Vous arrivez de Veuze, sans perdre de vue le cours de la Touvre, à la route impériale que vous aviez quittée : vous êtes en face de la grande porte d'entrée de la plus belle comme de la plus active fonderie de l'État. Ce n'était, en 1750, qu'une petite usine à papier. M. le marquis de Mon-

talembert y établit des forges pour la fonte des canons de fer. Le gouvernement s'en empara peu de temps après. Le comte d'Artois en fit l'acquisition en 1774, et deux ans après, il échangea les forges de Ruelle et de Forge-Neuve avec l'État pour les forêts domaniales de Sainte-Menehould, de Vassy et de Saint-Dizier. Divers perfectionnements y furent introduits en l'an II par Hassenfratz, Périer et Monge. En 1840, on y transféra la fonderie d'artillerie en bronze, établie à Rochefort, et aujourd'hui sa force motrice de soixante-dix chevaux vapeur et un immense matériel permettraient de fournir, par an, jusqu'à plus d'un million et demi de kilogrammes d'artillerie, c'est-à-dire six cent quatre-vingts bouches à feu, canons de fer, de bronze, mortiers, obusiers, etc. Avant de s'éloigner de Ruelle, on pourra visiter le château du *Maine-Gagneux*, où s'arrêta François I[er] en revenant de visiter les sources de la Touvre: il y fit bâtir la jolie petite fontaine qu'on y voit encore.

§ IV.

Grandes Voies de Communication.

CHEMIN DE FER DE PARIS A BORDEAUX.

Le chemin de fer de Paris à Bordeaux entre dans le département de la Charente à quelque distance de la station de Civray, laissant à droite la commune des *Adjots*, à gauche les usines de Taizé-Aizie, qui pro-

duisent d'excellent fer. Cette commune a beaucoup de noyers et de châtaigniers et fournit à sa surface un riche minerai de fer. On n'y trouve d'un ancien château que quelques pans de murs sur la Charente. Après avoir traversé la forêt de Ruffec, on entre dans la station de ce nom.

Ruffec. 58e station, à 463 kilomètres de Paris et à 180 de Bordeaux, chef-lieu d'arrondissement : pop., 3,109 hab. Cette petite ville, située en amphithéâtre sur une colline qui domine d'un côté une forêt et de l'autre une prairie arrosée par le *Liain*, avait autrefois des murs d'enceinte et un château. Ce fut successivement une baronnie, une vicomté et un marquisat. La maison de Broglie en fit l'acquisition en 1763 et y eut un château, qui fut détruit, ainsi que son parc, en 1789. Trois conciles y furent tenus en 1258, en 1304 et en 1327. Clément V présida celui de 1304. Le duc d'Anjou s'en empara en 1589 et y fit massacrer cinquante soldats du parti protestant. On remarque dans cette ville une église romane du XIIe siècle : la façade était ornée de statues, dont il ne reste plus que six, malheureusement très mutilées. On y distingue aussi un bas-relief très curieux représentant un personnage sur un lit, derrière lui une femme vêtue et debout soulevant une draperie. Au sommet de l'édifice est le Christ entouré de deux anges. Toutes ces sculptures méritent l'attention des archéologues. Ruffec fait un grand commerce de pâtés de truffes et de perdrix, de céréales et de mar-

rons. Les foires, du 28 de chaque mois et du 11 juin, sont très fréquentées. Hôtel des *Ambassadeurs* et de la *Poste*. A deux kilomètres, on trouve, sur le chemin de *Condac*, une chapelle du XIe siècle, et au bourg de Condac, sur la Charente, un très beau moulin, construit en 1771 par le comte de Broglie. En descendant la Charente, on trouve *Verteuil*, qui a un beau château sur un promontoire entouré de fertiles prairies. Ce château, bâti en 1359 par les seigneurs de La Rochefoucauld, tomba entre les mains des Anglais sous le règne de Charles VI, mais il fut repris par le duc de Bourbon. Anne de Polignac y reçut Charles-Quint et les enfants de François Ier avec tant de distinction, que l'empereur ne put s'empêcher de dire « que jamais il n'avoit été en maison qui sentît mieux sa grande vertu, honnêteté et seigneurie que celle-là ». Durant les guerres de religion, sept cents gentilshommes du pays y furent réunis par Antoine de Bourbon, roi de Navarre. Louis XIII y logea en 1616, en revenant de Bordeaux. Vendu à la révolution, il est rentré depuis peu, par acquisition, dans l'ancienne famille de La Rochefoucauld. Le parc, autrefois peuplé de cerfs, de chevreuils, etc., est très beau.

A Ruffec, voitures de correspondance pour *Confolens*, *Nanteuil* et *Champagne*.

Moussac. En s'éloignant de Ruffec, on traverse une plaine à l'aspect agreste et on entre dans le tunnel des *Plans*, long de 500 mètres, au sortir duquel

on voit, à droite, le bourg de Courcôme, qui a une église mélange de trois époques, X^e^, XIIe et XVe siècle. On arrive bientôt à ***Moussac***, petit hameau, 59e station, à 9 kilomètres de Ruffec : on est dans la commune de *Charmé*, le *Sarnicomagus* de la table théodosienne, sur l'ancienne voie romaine appelée encore dans le pays la *Chaucada*, et qui conduisait de Limoges à Aunay. Au lieu nommé *Bellicou* sont de beaux vestiges d'une grande villa gallo-romaine.

Luxé, bourg de 824 habitants, 60e station, à 9 kilomètres de Moussac, est situé sur la rive droite de la Charente, que traverse un pont suspendu : les prairies y sont belles et fertiles. Voitures de correspondance pour *Aigre*, *Fouqueure*, *Villejésus* et *Mansle*. A peu de distance de Luxé est le hameau de la *Terne*, où l'on découvre des vestiges d'un théâtre romain ; à 6 kilomètres de Luxé est la petite ville de *Mansle*, chef-lieu de canton, située sur les bords de la Charente : pop., 1,860 hab. On y fait un grand commerce de blé et de chanvre. Une minoterie bien bâtie fournit des produits estimés. On y remarque quelques restes d'un château que le seigneur de Goué, Archambaud de Rastaud, avait obtenu la permission de faire bâtir de Charles VIII, en 1494, avec tours, créneaux et machicoulis. Sur le canton de Mansle sont les châteaux de *Bayers* et d'*Aunac*, bâtis par la famille de La Rochefoucauld au XVe siècle, selon l'architecture de la renaissance.

Saint-Amant-de-Boixe. En s'éloignant de Luxé par un pont de quatre arches, on laisse la Charente, qui va faire un long détour avant de se rapprocher d'Angoulême; on arrive à la 61e station, établie depuis peu. *Saint-Amant-de-Boixe*, chef-lieu de canton, possède de beaux restes d'une ancienne abbaye et une magnifique église abbatiale, consacrée en 1170 : c'est un des plus curieux édifices religieux de l'Angoumois. La crypte, où était le tombeau de saint Amant, est remarquable par ses peintures murales. Ce fut entre le bourg et la Charente que fut livrée en 576 une bataille entre les troupes de Sigebert, roi d'Austrasie, et celles de Chilpéric, roi de Soissons. Le fils de Chilpéric y fut tué, son corps porté à Angoulême et enterré dans l'abbaye de Saint-Cybard. On peut visiter dans la forêt de Boixe les ruines d'une église du Xe siècle et quelques tumulus assez remarquables, et dans ce canton une usine assez importante, située à Montignac, sur la rive gauche de la Charente, ainsi que les ruines d'un ancien château, célèbre dans l'histoire de l'Angoumois, construit de 991 à 1028 C'était au moyen âge le chef-lieu d'une grande terre féodale possédée par les premiers comtes d'Angoulême. Saint Vincent de Paul prêcha dans l'église de Montignac l'œuvre des enfants abandonnés.

Vars, 62e station, à 15 kilomètres de Saint-Amant. Voitures de correspondance pour *Montignac, Marcillac, Rouillac*. Le bourg de *Vars* est situé à gauche de la station, sur les pentes d'une colline

baignée par la Charente : pop., 1,869 hab. Cette localité est d'un aspect très agréable. Les évêques d'Angoulême, qui en étaient seigneurs, y avaient une très belle habitation ; on y voit les armoiries de plusieurs d'entre eux à la façade des maisons. Les vins de l'*Ermitage* et du *Roc de Vars* sont estimés. Il y a d'excellentes foires de chevaux.

A moitié chemin de Vars à Angoulême, la voie s'enfonce dans de profondes tranchées; puis quand elle reparaît au niveau des collines, la contrée offre un aspect agréable. On laisse à droite la Charente, qui se rapproche de *Balzac*, dont le château est assez bien conservé, entouré de belles plantations, arrosé par de belles eaux. Ce fut longtemps le séjour de Jean-Louis Guez de Balzac, le savant restaurateur de la langue française. Toutes les fois que la voie sort des tranchées, on regrette de s'éloigner si vite, de ne pas contempler plus longtemps ce riche bassin de la Charente, si merveilleusement cultivé, dont les contours offrent de si riants paysages. On aperçoit Angoulême assise sur sa haute colline, qui semble vouloir arrêter le fleuve.

Angoulême, 63e station, à 113 kilomètres de Poitiers, à 450 de Paris et à 133 de Bordeaux. La gare est vaste, commode et agréable à l'œil. Ses principaux bâtiments sont établis à l'endroit où la Restauration avait fondé une école de marine, où se sont formés nos marins des plus hauts grades. Excellent et beau *buffet*. (V. pour la ville d'Angoulême, p. 26 à 79.)

D'Angoulême a Bordeaux. En sortant de la gare d'Angoulême, la voie passe sous la ville par un *tunnel,* long de 700 mètres, formé par une voûte et des parois artificielles; puis elle court dans la plaine, traversant la riche vallée de l'Anguienne, d'où le voyageur admire une partie des gracieux contours des remparts du *midi* et *Desaix,* au-dessus desquels s'élève, toute majestueuse, la cathédrale avec sa flèche carrée, qui n'est pas encore achevée. Vous traversez les *Eaux-Claires,* en passant devant la belle papeterie de l'*Escalier,* laissant à votre droite le village de *Saint-Michel-d'Entraigues,* dont l'église est classée comme monument historique, et non loin de laquelle deux grandes papeteries occupent de nombreux ouvriers. Le convoi, après être sorti d'une profonde tranchée, entre dans la gare de *La Couronne.*

La Couronne, 64e station, à 7 kilomètres d'Angoulême, est un bourg de 2,550 habitants, agréablement situé dans la vallée de la *Boëme.* Il doit son nom à un terrain de forme arrondie sur lequel il est bâti. A gauche de la voie s'élèvent encore majestueuses et pittoresques les ruines d'une abbaye d'Augustins, fondée en 1122 par Lambert, qui fut évêque d'Angoulême. Cette église, commencée en 1171, passait pour l'une des plus belles de l'Aquitaine. L'archéologue, après ces ruines intéressantes, trouvera dans la même localité l'église paroissiale encore plus ancienne. Cette commune a sur son territoire plusieurs papeteries, des terres fertiles, de belles prairies et de riches tourbières.

Mouthiers. En quittant La Couronne, le chemin de fer passe dans de profondes tranchées creusées dans les mamelons d'une plaine et arrive à *Mouthiers,* 65e station, ainsi appelé d'un monastère qui n'existe plus. Sa population est de 1,607 habitants. La Boëme y forme une île de riantes prairies et y reçoit une source qui alimente une importante papeterie. Sur le promontoire, au pied duquel jaillit cette source, s'élevait un château bâti au IXe siècle, qui fut occupé par les Anglais dans la guerre de cent ans et en partie démoli vers la fin du XIVe siècle. Sur son emplacement et à l'aide de ses ruines, un autre a été construit en 1854; vous avez à votre gauche cette construction nouvelle, pittoresque et éclatante de blancheur. Vous pourrez voir de ses croisées le clocher de *Roullet,* petit bourg, dont l'église romane à coupoles imite par sa façade, moins les ornements, la cathédrale d'Angoulême.

On trouve à Mouthiers une voiture pour *Blanzac*, chef-lieu de canton, à 25 kilomètres d'Angoulême. Cette petite ville fut le siége d'une baronnie que possédait, dès le XIe siècle, une branche des seigneurs de La Rochefoucauld. On y voit encore quelques restes de l'ancien château, dont s'empara Richard-Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre. L'église, dont il n'existe plus que le clocher, fut consacrée en 1226. Blanzac est située sur les bords du Né, affluent de la Charente. Le canton fournit beaucoup de vins et d'eaux-de-vie.

L'église de Mouthiers, autrefois surmontée d'un

clocher très élevé, est une des plus anciennes du pays. C'est dans les environs que le chemin de fer passe sur le viaduc des *Couteaubières*, long de 303 mètres, formant une courbe de 2,000 mètres de rayon, et porté sur douze arches. De là la voie s'élève sur des plateaux arides à travers de profondes tranchées, dont la plus considérable est celle des Rousselières.

Charmant, 66e station, est ainsi appelée du nom de son chef-lieu, situé à gauche, sur la colline voisine. Ce petit bourg, de 642 habitants, a une église du XIIIe siècle. La flèche, foudroyée en 1843, le 3 janvier, a été reconstruite. On distingue à côté les ruines d'une ancienne demeure des Templiers. Le trajet de cette station à la station voisine a presque toujours lieu dans des tranchées, d'où l'on ne voit que le ciel, qui disparaît quand on entre dans le *tunnel* de *Livernan*, long de 1,471 mètres. On franchit ensuite le ruisseau de *Chavenat*, et l'on entre dans le vallon de la *Tude*, qui se jette dans l'*Isle*, affluent de la Dordogne.

A Charmant, voitures de correspondance pour *La Vallette*.

La Vallette, chef-lieu de canton, autrefois appelé *Villeboë*, *Villebois*, à 21 kilomètres d'Angoulême, est bâtie sur le versant d'une colline, au sommet de laquelle est un château offrant un point de vue pittoresque, et qui fut bâti par le maréchal de Navaille que Louis XIV y exila. C'est le même emplacement

où existait un autre château du moyen âge, dont il ne reste aujourd'hui qu'une chapelle. Vulgrin, comte d'Angoulême, l'assiégea et le prit en 1120. La terre de Villebois, de ses plus anciens seigneurs, dont le premier connu était Élie, au Xe siècle, passa à la maison de Mareuil, en récompense du courage montré par Raymond de Mareuil, qui fit prisonnier le comte de Flandres à la bataille de Bouvines; un mariage la transmit à Nicolas d'Anjou, marquis de Mézières. La famille de Courcillon la possédait en 1789. Les Anglais occupèrent souvent le château dans la guerre de cent ans; ils en furent chassés par le duc de Berry. Louis XIII l'érigea en duché-pairie en 1622, en faveur du duc d'Épernon. Ce prince y logea en revenant d'épouser à Bordeaux l'infante d'Espagne. Le duc d'Épernon l'y rejoignit avec quatre mille hommes de pied et cinq cents chevaux pour le protéger contre les grands vassaux.

Montmoreau, 67e station, chef-lieu de canton de 675 habitants. La gare est placée au-dessous de cette petite ville, dont l'aspect est pittoresque et les maisons étagées sur le versant de la colline, au pied de laquelle coule lentement la Tude, à travers des prairies. Montmoreau fut autrefois une châtellenie, qui relevait directement des évêques d'Angoulême. Il ne reste aujourd'hui de son château, placé sur le sommet de la colline, que quelques bâtiments sans importance, où loge la gendarmerie; mais les archéologues y visiteront avec intérêt une chapelle dans

le style élégant du XIIe siècle, avec des fresques du XIIIe, dont une représente l'*adoration des mages.* L'église paroissiale du XIIe siècle est aussi un beau monument; elle a été très habilement restaurée par M. Paul Abadie. De Montmoreau, une belle route établit des relations faciles avec le Périgord, en passant par *Aubeterre,* chef-lieu de canton, à 45 kilomètres d'Angoulême. Cette ville, qui a 768 habitants, est bâtie sur la cime et sur le penchant d'une colline, au pied de laquelle coule la Dronne; elle était autrefois fermée par trois portes. On ne voit plus de son ancien château qu'une plate-forme, les restes d'une tour et un pavillon qui renferme une petite chapelle. Sous la cour de ce château est une église très curieuse, taillée dans le roc et qui sert aujourd'hui de cimetière; dans l'abside est un tombeau des seigneurs d'Aubeterre, monolythe octogone, dont les angles sont ornés de colonnes romanes; dans un étage à jour, deux statues en marbre blanc d'un beau travail, l'une de François d'Esparbès de Lussan, l'autre d'Hippolyte Bouchard, sa femme. L'église Saint-Jacques ne conserve que sa façade du XIIe siècle, ornée de magnifiques sculptures; elle fut détruite dans les guerres de religion. Le duc d'Anjou, après la bataille de Jarnac, assiégea Aubeterre et força la garnison à capituler. Henri IV, la veille de la bataille de Coutras, coucha dans la tour dite des *Apôtres* qu'on indique encore. Louis XIII s'arrêta aussi à Aubeterre en revenant de Bordeaux avec l'infante d'Espagne. Les bords de la Dronne ont de riches prairies, de magnifiques paysa-

ges. Il y a des moulins à minoterie, une papeterie, une filature de laine et d'étoffes communes.

Chalais. En partant de Montmoreau, la voie suit une ligne à peu près parallèle à la Tude, dont la vallée est bordée de petits coteaux bien boisés ou plantés de vignobles. *Chalais*, 68e station, chef-lieu de canton, à 19 kilomètres de Montmoreau (717 habitants), est bâti sur le dernier plan d'une colline, au pied de laquelle est la gare. L'aspect en est très agréable et les maisons assez bien bâties. Ce fut le chef-lieu d'une grande seigneurie, dont le château n'a plus que quelques ruines. Une partie de celui qu'on voit sur la colline n'appartient qu'au XIVe siècle. On y remarque une porte sur laquelle on lisait naguère la fière devise des comtes de Périgord : *Rè qué Diou* (Rien que Dieu); mais on y voit encore le pont-levis, dont les chaînes solides permettent de le lever ou de l'abaisser. Ce château est encore la propriété de la famille de Talleyrand-Périgord, à laquelle il fut apporté en dot au XIIIe siècle par la fille d'un des anciens seigneurs. Le possesseur actuel est le prince de Chalais. On sait que le comte de Chalais, favori de Louis XIII et amant de Mme la duchesse de Chevreuse, accusé de conspiration, fut décapité par l'ordre de Richelieu, en 1628. L'Angleterre posséda longtemps cette ville. Charles VII vint l'assiéger le 17 juin 1452. Un de ses lieutenants prit la ville d'assaut et fit massacrer tous les habitants qui s'étaient déclarés pour les Anglais. Le duc de Joyeuse y campa la veille de la ba-

taille de Coutras, et il fut décidé dans un conseil que le lendemain on ne ferait grâce à personne, pas même à Henri d'Albret. Le chemin de fer quitte bientôt le département de la Charente et entre dans celui de la Charente-Inférieure, en franchissant la *Tude*. Voitures de correspondance pour *Barbezieux* par *Brossac*.

La route qui conduit de Chalais à Barbezieux traverse souvent une contrée couverte de landes et d'un aspect désert.

Barbezieux, chef-lieu d'arrondissement, à 34 kilomètres d'Angoulême, est situé sur la route impériale de Paris à Bayonne et bâti sur une colline, qui s'abaisse vers le bassin du *Né*, petite rivière qui se jette dans la Charente (3,514 habitants). Ce fut au moyen âge un des grands fiefs de l'Angoumois. Au XIe siècle, Alduin, un des premiers seigneurs, passa une partie de sa vie à faire la guerre à Guillaume Taillefer III, comte d'Angoulême. Un autre, nommé Ithier, fonda, dans les premières années du XIIIe siècle, le couvent des Cordeliers, où il fut enterré en 1253. Vers la fin du XIVe siècle, un mariage fit passer cette seigneurie dans la maison de La Rochefoucauld. Louise de Savoie, pendant la minorité de ses enfants, venait souvent y visiter cette famille, dont un des membres fut parrain de son fils, François Ier. Marguerite de La Rochefoucauld y fit bâtir au XIVe siècle un château, dont une partie existe encore et où est établi un hospice. Charles de La Rochefoucauld, qu'on appelait *Monsieur de Barbezieux*, fut général des galères

de France et fit en cette qualité le siége de Gênes en 1527. L'église Saint-Mathias fut en partie détruite par les protestants en 1562; la nef existe encore; elle est du XIIe siècle. On y remarque de beaux détails de sculptures, les vestiges d'un zodiaque malheureusement mutilé. Les promenades de cette ville sont plantées d'arbres et forment de très agréables boulevards. Barbezieux fait un grand commerce d'eau-de-vie et de volailles. On y trouve des voitures pour *Cognac* et pour *Baignes.*

Baignes, chef-lieu de canton, était autrefois plus peuplé qu'aujourd'hui et alors appelé *gros bourg de France.* Charlemagne y fonda une abbaye de Bénédictins, dont il ne reste plus que l'église. La seigneurie de Baignes appartint d'abord aux comtes d'Angoulême; Foulques-Taillefer la donna à son fils, qui fut la tige de l'illustre famille de Montausier. Louis XIV l'érigea en duché-pairie en faveur de Charles de Sainte-Maure, qui fut gouverneur du dauphin. Le château fut détruit en 93. Les environs de Baignes produisent d'excellent vin dit de *Sainte-Radégonde* (374 habitants).

§ V.

ROUTES IMPÉRIALES.

Le département est traversé par quatre routes impériales :

I. **De Paris à Bayonne.** Elle suit à peu près la même direction que le chemin de fer, passe à Ruf-

fec, Mansle, Angoulême, La Couronne, Roullet et Barbezieux. (Voir la ligne du chemin de fer pour ces localités.)

II. **De Périgueux à La Rochelle.** Elle entre dans le département à *La Rochebeaucourt,* où elle traverse la Lizonne, affluent de la Dronne, qui se jette dans la Dordogne. En sortant de cette localité, on voit à gauche le magnifique château qui appartient à M. de Béarn, sénateur. Ce château, nouvellement construit, entouré de jardins délicieux, offre à l'extérieur de riches détails de la renaissance, et à l'intérieur de belles peintures, une magnificence qui en fait une demeure vraiment royale. Cette route sort d'Angoulême par le pont de Saint-Cybard et se dirige à travers une contrée bien cultivée, plantée de vignes, vers *Rouillac,* chef-lieu de canton, entrepôt d'eaux-de-vie, de vins, de céréales et de chanvre (1,900 habitants).

III. **De Clermont à Saintes.** Elle entre dans le département en quittant celui de la Haute-Vienne, passe à *Chabanais,* chef-lieu de canton de l'arrondissement de Confolens. *Chabanais,* petite ville de 1.300 habitants, est située sur les bords de la Vienne, qui la divise en deux parties. C'était une seigneurie connue dans l'histoire dès le IXe siècle ; ses seigneurs se firent remarquer autant par leur courage que par leur piété : Jourdain Ier et sa femme Dia fondèrent le monastère de Saint-Pierre de Lesterps, à quelque

distance de là, en 1032; Jourdain II assista à la prise de Jérusalem en 1099 et fut tué à son retour, du côté de Saint-Junien, en revenant de combattre les troupes de l'évêque de Limoges, auquel il disputait la possession d'un château voisin; Ainardus, son frère, fut moine au mont Cassin; un autre, nommé Reginaldus, fut abbé du monastère de Charroux; Ainardus, fils de Jourdain III, épousa une sœur de Foulques-Taillefer, comte d'Angoulême; le dernier de cette dynastie fut Jourdain VI, surnommé *Échivat*, mort en 1126; il laissa pour héritière une fille nommée Amélie, qui fit passer les seigneuries de Confolens et de Chabanais dans la famille des comtes de Montbron par son mariage avec Guillaume de Montbron, seigneur de Matha. En 1316, Chabanais était possédé, à titre de principauté, par la maison de Rochechouart, de laquelle elle passa dans celle de Thouars, puis dans celle de Vendôme. Joachim de Montesquiou, le même qui tua le prince de Condé à la bataille de Jarnac, en avait fait l'acquisition en 1560. Il n'existe plus de l'ancien château qu'une tour carrée et découronnée. Ce château fut pris durant les guerres féodales par le duc d'Aquitaine et bientôt repris par Vulgrin Taillefer II, comte d'Angoulême. En 1569, les catholiques, conduits par le capitaine La Planche, s'en rendirent maîtres: n'étant pas assez nombreux pour en défendre tous les côtés, ils en incendièrent une partie. L'incendie durait encore lorsque les protestants vinrent assiéger la place, battirent de leur artillerie la *tour de Rochechouart*,

ouvrirent une brèche, montèrent à l'assaut et massacrèrent la garnison, qui, aveuglée par la fumée, ne put défendre les points attaqués. Le château appartient au marquis de Colbert-Chabanais. La ville forme deux paroisses : on voit dans l'église *Saint-Sébastien* une tombe portant sur une des faces une épée sculptée, dont la garde est fleuronnée, et une épitaphe de l'an 1000. C'est celle d'un chevalier dont l'écusson porte un *lion hissant*. L'église *Saint-Quentin*, roman-primaire, a une porte en granit fort curieuse. A quelque distance est l'église de *Grenord-l'Eau,* remarquable par son architecture, par ses sculptures en relief; elle conserve la pierre tombale d'un seigneur de Chabanais. Au lieu appelé *Étricort* était un prieuré, dont l'église existe encore et offre quelques jolis détails; on y vient en dévotion pour les bestiaux malades. On trouve dans les environs le joli château de *Savignat,* qui appartient à la famille Dupont, célèbre dans l'Église et dans nos fastes militaires. Si le voyageur est curieux de retrouver des souvenirs de la domination romaine, qu'il aille à *Chassenon*, petit bourg situé sur la route qui conduit à Rochechouart, à 4 kilomètres de Chabanais : c'est le *Cassinomagus* des Romains, ville placée sur la voie qui conduisait de Limoges à Saintes; il trouvera avec des pierres tombales et des tumulus les fondements d'un temple, d'un théâtre, etc. C'est sous ce rapport la localité la plus curieuse du département.

De Chabanais, la route, gravissant une colline assez

élevée dont elle suit quelque temps le plateau à travers un pays peu fertile et triste, passe près de la *Péruse,* chef-lieu de commune, qui a une église construite en granit, bâtie, ainsi qu'un prieuré, en 1039, par Jourdain II, sire de Chabanais : à *Chasseneuil,* petit bourg qui a de bonnes foires, où l'on trouve aussi pour souvenir de la domination des Romains deux camps antiques, le camp de *Chez-Fouquet* et celui des *Peines;* de plus un château très pittoresque, qui fut commencé par la famille de Ronsessy. En quittant Chasseneuil, la route entre dans une contrée plus riche, plus fertile, où l'on commence à trouver des vignes. En descendant la dernière colline, on arrive à La Rochefoucauld.

La Rochefoucauld. Cette ville, située à 20 kilomètres d'Angoulême, dans une plaine, sur les bords de la Tardouère, affluent de la Charente, fait un grand commerce de bois merrain, de futailles, de blé, de cuirs et de bestiaux. Au moyen âge, elle fut d'abord appelée *La Roche* (Roca), d'un château situé sur un rocher; mais dans le XI[e] siècle, on y ajouta le nom d'un des seigneurs nommé *Foucauld* (Fucaldus). Elle avait autrefois des murs d'enceinte précédés de fossés, qui ont fait place à des promenades plantées d'arbres. Sur un rocher qui domine la rivière et la ville, on voit un des plus beaux châteaux de la France, construit sous le règne de François I[er], vers 1530, sur l'emplacement d'une forteresse du moyen âge, dont il ne reste plus qu'une tour carrée appelée le *donjon,* et qui peut appartenir au IX[e] siècle par une partie

de sa base. En 1150, Guillaume Taillefer, comte d'Angoulême, s'empara de cette forteresse et la brûla. Le château actuel a tous les ornements de la renaissance : ses tours, ses tourelles, ses croisées gothiques, ses sculptures finement ciselées, révèlent le génie de l'artiste, dont l'initiale A. F. est répétée partout. On croit que cet artiste fut un Italien nommé Antoine Fontan. Le voyageur, en visitant ce chef-d'œuvre de la renaissance, qui témoigne du bon goût et de l'amour des beaux-arts d'une noble famille, ne devra pas oublier le magnifique escalier renfermé dans une des tours. Il est à regretter qu'aucun des membres de la famille de La Rochefoucauld ne vienne animer ce berceau de ses illustres ancêtres, dont les tombeaux sont dans l'église *Saint-Pierre*. Guy Ier, l'un d'eux, fonda, en 1060, le prieuré de Saint-Florent, dont l'église existe encore. L'église paroissiale, ancienne collégiale, a un beau clocher en pierre d'arête. Elle fut bâtie de 1245 à 1260. La terre de La Rochefoucauld fut érigée en duché-pairie par Louis XIII, en 1622. Gourville, né dans cette ville, ami de l'auteur des *Maximes* et du grand Condé, fonda l'hospice en 1685. Collége communal : 2,700 habitants.

En suivant d'abord la route départementale qui conduit à *Montbron*, chef-lieu de canton, puis tournant à droite, en se dirigeant vers la Tardouère, l'amateur de curiosités naturelles aura à visiter, dans le canton de La Rochefoucauld, les *grottes de Rancogne*. Au-dessous d'une colline pittoresque, couverte de bois ou hérissée de rochers, s'ouvrent ces vastes souter-

rains, les plus curieux de la France. D'un autre côté, dans la commune de *Brie,* dans une partie de la forêt de la *Braconne,* on remarque la *grande fosse,* large éboulement de terrain en forme d'entonnoir, la *fosse mobile,* près d'Agris, et la *fosse limousine,* près du village des *Lignons.* On peut en calculer la profondeur par le temps que met une pierre à arriver au fond du précipice.

En quittant La Rochefoucauld, la route traverse la *Tardouère* sur un pont, près duquel est le village de la *Chabane,* rendez-vous des marchands de bestiaux, de chevaux et de bois merrain; plus loin, elle franchit, sur le pont de la *Bécasse,* le *Bandiat,* qui est presque à sec en été, parce que, comme la Tardouère, il se perd dans des gouffres. Un peu plus loin, on laisse à gauche le petit castel des *Ombrails,* où François Ier se reposait dans ses chasses, et le joli château de *Puyvidal,* qui domine le cours du Bandiat; alors la route traverse la forêt de la *Braconne,* propriété de l'État, et n'offre de points de vue agréables qu'en descendant dans la vallée de la Touvre (v. p. 77), où, passant sur un pont jeté sur cette rivière à l'entrée des forges de Ruelle (v. p. 78), elle coupe la riante plaine qui se prolonge jusqu'à Angoulême.

La même route quitte Angoulême en traversant la Charente sur le pont de Saint-Cybard; puis, laissant la route de Périgueux à La Rochelle, elle suit quelque temps le cours de la Charente, à travers une plaine riante et fertile, gravit une colline assez rapide, du sommet de laquelle on promène avec plaisir ses re-

gards sur les remparts d'Angoulême, sur les établissements de la poudrerie de *Thouérat*. Alors elle s'éloigne de la Charente, que vous ne reverrez plus qu'à Jarnac, se dirige par des accidents de terrain vers *Hiersac*, chef-lieu de canton, petit bourg qui a de bonnes foires pour les bestiaux, les vins et les eaux-de-vie. Après cette localité, le parcours est plus facile; on traverse une riche plaine couverte de vignobles; on se rapproche de la Charente, laissant à gauche *Bassac*, chef-lieu de commune, qui montre son joli clocher au-dessus des arbres, invitant le voyageur à aller visiter sa belle église abbatiale du XIIe siècle et la plaine où se livra la fameuse bataille de Jarnac, qu'on devrait appeler bataille de Bassac. Un petit monument y marque encore la place de ce drame sanglant de notre histoire.

Jarnac, jolie petite ville de 2.614 habitants, chef-lieu de canton, est située sur les bords de la Charente, à 27 kilomètres d'Angoulême. Ce fut une baronnie, qui, de la famille des Taillefer, passa, en 1217, dans celle des Lusignan, comtes d'Angoulême. Geoffroy, fils d'Isabelle de Taillefer et du comte de la Marche, était seigneur de Jarnac en 1260. La maison de Craon, en 1397, transmit cette terre par mariage à Renault Chabot, qui, le premier, prit le titre de comte de Jarnac. René Chabot y fit construire, en 1467, un château magnifique, qui n'existe plus et sur l'emplacement duquel se trouve une belle place publique. Guy Chabot, un des seigneurs, est célèbre par ses services militaires sous François Ier et par son duel

avec La Châtaigneraie, sous le règne de Henri II. On conserve encore la table de marbre sur laquelle fut placé le cadavre du prince de Condé, tué à la bataille de Jarnac. Cette ville, bien bâtie, d'un aspect agréable, fait un grand commerce de vins et d'eaux-de-vie et compte plusieurs grandes maisons de commerce. L'église offre quelques beaux restes du style roman et du style ogival. On peut visiter dans ce canton le camp romain de *Sainte-Sévère*, formé de deux enceintes bien conservées, qui se trouvait sur la voie romaine de Limoges à Saintes.

La route sort de Jarnac, traverse la Charente sur un des premiers ponts suspendus qui furent construits en France, et s'avance en ligne droite par une longue chaussée, plantée des deux côtés de magnifiques peupliers, à travers une vaste plaine formée de prairies; après cette plaine, elle s'élève sur un plateau, le long duquel on aperçoit d'élégantes maisons de campagne, surtout celle de *Cressé*, sur les bords de la Charente, et la contrée la plus riche de la France, couverte de vignes : c'est la *Champagne*, dont le centre est marqué par le joli clocher de *Segonzac*, chef-lieu de canton, que vous apercevez à gauche, à l'extrémité de la plaine.

Cognac, chef-lieu d'arrondissement, ville agréablement située sur les bords de la Charente, à 40 kilomètres d'Angoulême, centre du commerce des eaux-de-vie, dont la réputation est connue du monde entier. Elle est ancienne et occupe peut-être l'emplacement d'une station romaine indiquée dans la carte de Peu-

tinger par le nom de *Cunaco* (1). On y remarque de jolies maisons, dont quelques-unes, celles surtout de MM. Dupuy et Otard, qui bordent le boulevard du Nord, sont entourées de vastes et délicieux jardins. Une large promenade, plantée d'arbres, d'où l'on domine la Charente et ses riantes prairies, conduit à un bois appelé le *Petit-Parc*, sillonné de magnifiques allées. L'église, du XIIe siècle, se distingue par sa porte couronnée d'un zodiaque, comme par la richesse élégante de ses autels et de ses autres ornements, dignes d'une cathédrale. La rosace, placée au-dessus de la porte, est postérieure, mais mérite bien d'être conservée dans les réparations projetées comme œuvre élégante et gracieuse du XVIe siècle. Quand on restaure un monument, c'est un vandalisme de ne pas savoir respecter ce que les siècles antérieurs y ont conservé de beau. La splendide chapelle de la Vierge, dont l'autel et la balustrade sont de marbre blanc, attire surtout l'attention; elle occupe l'espace qui formait une chapelle d'une abbaye de Bénédictins, fondée en 1041 par un évêque de Périgueux et par ses neveux, Arnaud et Ythier, seigneurs de Cognac. De profonds fossés et de fortes murailles qui défendaient autrefois la ville ont fait place à de belles promenades plantées d'arbres. Il n'existe plus rien

(1) Le savant bibliothécaire d'Angoulême, M. E. Castaigne, publiera bientôt un précieux travail, qui fera connaître la géographie du département au temps de la domination romaine.

des constructions du moyen âge que deux tours situées sur les bords de la Charente, à l'entrée de quais nouvellement établis, qui se prolongent assez loin, bordant le bas quartier de la ville, où se trouvent les riches et élégantes maisons de MM. Martell et Hennessy. A Cognac, le moyen âge avait été prodigue de fondations pieuses : après le couvent des Bénédictins, un couvent des Cordeliers, créé en 1280 par Guy de Lusignan ; un hôpital de l'an 1400 pour recevoir les pèlerins qui allaient à Saint-Jacques, en Galice ; un couvent de Récollets de 1615 ; un autre de Bénédictines, établi en 1623 par Jean de Montbron, dont le cœur est placé dans le mur de la chapelle de la Vierge. L'hospice actuel, situé en dehors de la ville, est dû à la bienfaisance de M. Duplessis. L'église *Saint-Jacques*, dans le faubourg de ce nom, est de construction récente. Le château, qui existe encore, mais qui est méconnaissable (il sert de magasins d'eaux-de-vie), fut construit et longtemps habité par les comtes d'Angoulême de la famille des Valois. Jean-le-Bon, mort en 1467, et Charles d'Orléans y avaient formé une riche collection d'ouvrages, qui contribuèrent beaucoup à développer chez François Ier et chez sa sœur Marguerite d'Angoulême le goût des beaux-arts et des belles-lettres. On sait que François Ier naquit dans ce château en 1494, que sa mère, Louise de Savoie, l'habita longtemps quand il fut devenu roi, et que lui-même y revint souvent s'y reposer de ses expéditions militaires, heureux de revoir ce pays où s'était écoulée son enfance. Octavien de

Saint-Gelais, qui par ses poésies égaya la cour de Louise de Savoie, fait ainsi ses-adieux à la ville où il naquit :

Adieu, vous dis, nobles et plaisans lieux,
Où j'ai passé ma jeunesse première!
Ores vous perds, car je suis venu vieux.
Age a reçu de moi rente plénière.
Adieu, Coignac, le second paradis,
Chasteau assis sur fleuve de Charente,
Où tant de fois me suis trouvé jadis.
Quant à part moy, me souviens et ramente
Biens et soulas que j'avais à loisir,
J'en ai un deuil qui passe tout plaisir.

L'étranger aura de la peine à reconnaître ce berceau du roi chevalier; une croisée du château est encore ornée de quelques médaillons de cette époque et de la salamandre; mais quelque architecte, ignorant des souvenirs de notre histoire, a cru les embellir en les grattant, en les badigeonnant. Les amis de nos gloires nationales feront mieux : on s'occupe d'élever une statue équestre au vainqueur de Marignan, au protecteur des lettres et des arts. Après la bataille de Jarnac, le duc d'Anjou attaqua inutilement dans Cognac une partie de l'infanterie des princes. Sous le règne de Henri III, cette ville fut donnée aux protestants. Pendant les guerres de la Fronde, le prince de Condé en fit le siége et fut forcé de se retirer devant le courage de la garnison et des habitants. Deux conciles furent tenus à Cognac, l'un en 1238, l'autre

en 1260. Il faut visiter les beaux magasins ou chais des maisons Martell, Hennessy, et ceux de la Société Vinicole, si l'on veut se faire une idée de l'importance du commerce de cette ville, et dans les environs, les villas si élégantes de *Chanteloup*, de *Bagnolet*, de la *Billarderie*, le petit séminaire de *Richemont*, bâti sur l'emplacement d'un castel féodal, à côté d'une église qui renferme une crypte très curieuse; le château de *Saint-Brice*, où Henri IV eut une entrevue avec Catherine de Médicis, en 1586, et près de ce château, le plus beau dolmen du pays, situé sur une colline, au pied de laquelle se trouve l'église abbatiale de Châtres, si remarquable par sa magnifique façade du XIe siècle. Voitures pour *Angoulême, Saintes, Rochefort, Saint-Jean-d'Angély, Barbezieux, Pons, Royan.*

IV. **D'Angoulême a Nevers.** Cette route entre dans le département par l'arrondissement de Confolens.

Confolens, chef-lieu d'arrondissement, à 60 kilomètres d'Angoulême, petite ville située au confluent du Goire et de la Vienne, était autrefois ceinte de murailles ouvertes par trois portes, dont l'une, celle du pont, était protégée par trois grosses tours, ce qui fut cause que la ville s'appela longtemps *Confolens-les-trois-Tours*. Après avoir appartenu aux comtes d'Angoulême, elle passa, avec le titre de comté obtenu en 1604, dans les maisons de Thouars et de Saint-Chaumont. Le comte de Vienne de La Vieuville la

possédait en 1698, et le comte Pouthe de Nieuil en 1786. Son château, situé sur une colline, au-dessus de la Vienne, appartenait au premier temps de la féodalité. Saint Gauthier, qui fut abbé de Lesterps, y naquit; il était fils d'un des premiers seigneurs connus. On montre encore la grotte où il vécut longtemps comme solitaire. Boson II, comte de la Marche, fut tué en assiégeant ce château, en 1091. Pendant les guerres de religion, Brissac, chef catholique, arriva à Confolens à la pointe du jour, y surprit un détachement de l'armée protestante et en fit un affreux massacre. L'année suivante (1569), le duc d'Anjou s'y arrêta en allant à la poursuite du prince de Condé. Cette ville comptait neuf églises ou chapelles, qui sont restées ouvertes jusqu'en 1793. Celle de *Saint-Barthélemy* est classée comme monument historique; celle de *Saint-Maxime* est dans le style de transition du XIIIe siècle. Le vieux pont est remarquable par son ancienneté; le nouveau, un des plus beaux du département, est de 1849. L'hospice fut fondé en 1667 par Jacques Duclos, prieur de Saint-Maxime. Cette ville, assez mal bâtie, a de très beaux points de vue sur les riants paysages qui bordent la Vienne. Elle fait un grand commerce de vins de l'Angoumois, de grains et de bestiaux. *Collége communal; voitures de correspondance* avec le chemin de fer par Ruffec.

On doit visiter dans les environs de Confolens le beau dolmen appelé la *pierre de Sainte-Radégonde*, dans la commune de Saint-Germain, et sur une hauteur, les ruines si pittoresques, si grandioses du châ-

teau de Saint-Germain, construit à la fin du XVe siècle; le château de *Serres*, où naquit Mme de Montespan, dans la commune d'Abzac; à Lesterps, les restes d'une abbaye : rien n'est beau comme le portique à jour qui supporte le clocher à trois étages. Adalbert, comte de la Marche, envahit cette abbaye en 1040, tua les moines et brûla les bâtiments. L'abbé saint Gauthier se plaignit au pape, qui condamna le sacrilége à rebâtir le monastère. Saint Gauthier y mourut en 1070 et fut canonisé en 1073. En 1567, les protestants incendièrent une partie de cette abbaye et pillèrent l'église, aujourd'hui classée comme monument historique.

La route, en laissant Confolens, traverse une contrée peu fertile, d'un aspect souvent inculte et sauvage, semée de châtaigneraies jusqu'à *Saint-Claud,* chef-lieu de canton, gros bourg, à 40 kilomètres d'Angoulême, situé sur une colline. C'était le siége d'une baronnie relevant des comtes de La Rochefoucauld, qui firent construire l'église en 1449. Cette église a une crypte qui renferme le tombeau de saint Claud, qui, selon la tradition, serait le même que Clodoald, fils de Clodomir, échappé à la cruauté de ses oncles. Cette localité a de bonnes foires de bestiaux. On trouve dans les environs un moulin à minoterie et l'usine de *Champlaurier,* dont les fers sont estimés. La route, après Saint-Claud, rejoint celle qui conduit de Limoges à Angoulême par La Rochefoucauld.

Le département a plusieurs routes départementales et de grande communication : nous ne mentionnerons

que celles qui desservent les localités les plus importantes :

I. **D'Angoulême à Limoges.** Elle se confond en sortant d'Angoulême avec la route de *Clermont à Saintes,* la quitte à 4 kilomètres avant Ruelle, passe près des sources de la Touvre, où l'on va construire un pont, parcourt ensuite une contrée très boisée et descend dans la vallée du *Bandiat.* Elle traverse le petit bourg de *Pranzac,* qui a de bonnes foires de bestiaux et où l'on remarque les ruines d'un ancien château, qui, dans les derniers temps, appartenait à la famille des Cars. De là, elle s'élève sur le plateau des collines qui séparent les bassins du Bandiat et de la Tardouère, laisse à droite les élégants châteaux de *Maranda* et de *Sainte-Catherine,* et arrive à *Montbron.*

Montbron, chef-lieu de canton, petite ville à 27 kilomètres d'Angoulême, située sur le plateau d'une colline dominant la belle vallée de la Tardouère, fermée par des coteaux pittoresques. Dès le Xe siècle, elle fut le siége d'une seigneurie très importante, dont les seigneurs portaient le nom de *Robert.* L'un d'eux fut évêque de Périgueux; il fut enterré en 1081 sous une arcade de l'église. A droite et à gauche de ce tombeau sont plusieurs inscriptions tumulaires des membres de la même famille; la dernière est de 1240. Montbron, qui était une baronnie au moyen âge et un comté en 1624, passa au XIVe siècle dans la maison de Craon, puis dans celle de Montmorency. En

1624, la duchesse de Luxembourg vendit ce comté 240,000 livres à M. de Loménie, secrétaire d'État. Le seigneur de Montbron était un des quatre barons de l'Angoumois qui devaient porter le siége de l'évêque d'Angoulême à sa première entrée dans la ville épiscopale. Il ne reste de l'ancien château que quelques murs de l'enceinte. L'église fut bâtie dans les premières années du XIIe siècle. On trouve dans les environs des fondements de constructions gallo-romaines. En sortant de Montbron, la route traverse la Tardouère sur un pont, laisse à droite le château de *Menet*, et se dirige vers le département de la Haute-Vienne, où elle entre par l'arrondissement de Rochechouart.

II. **D'Angoulême à Nontron.** Elle suit d'abord la route de Périgueux à La Rochelle, la laisse à *Sainte-Catherine*, et se dirige vers le bassin du Bandiat, traversant la commune de Bouex, où se trouvent une belle habitation et de beaux jardins appartenant à M. de Jovelle, et arrive à Marthon en remontant la vallée du Bandiat.

Marthon, situé sur le bord du Bandiat, chef-lieu de commune, se composait autrefois d'une enceinte murée et d'un faubourg appelé *Saint-Martin.* La population y était plus nombreuse qu'aujourd'hui, à en juger par les restes de constructions qu'on y trouve et par la découverte d'un cimetière, qui doit appartenir aux premiers siècles du moyen âge. La seigneurie, dès le Xe siècle, formait une baronnie possédée par

la famille de La Rochefoucauld. Elle fut réunie au comté de Montbron en 1712. Sur une éminence qui domine la vallée du Bandiat s'élève une ruine imposante, c'est le donjon de l'ancien château, géant féodal que sa solidité a défendu contre les ravages des siècles et contre la fureur du vandalisme, si ardent à détruire les souvenirs historiques de la vieille France. Au XVIIe siècle, un des derniers seigneurs y fit construire un autre château resté inachevé, où l'on remarque les sculptures d'une porte de la renaissance. L'église est du XIIe siècle. De Marthon, la route remonte le Bandiat, laisse à droite l'usine importante de *Lamothe,* et entre dans le département de la Dordogne.

III. **D'Angoulême à Archiac.** En partant d'Angoulême, elle suit la route impériale de Paris à Bayonne, la quitte après 2 kilomètres de parcours, et se dirige vers Châteauneuf par la vallée de la Charente, en passant à *Nersac,* petit bourg arrosé par la Boëme, qui alimente des papeteries et des fabriques d'étoffes. A quelque distance de là, le voyageur voit à sa droite *Sireuil,* où l'on arrive, par un joli pont suspendu, à une usine très importante avec haut fourneau.

Châteauneuf, chef-lieu de canton, petite ville à 20 kilomètres d'Angoulême, située sur les bords de la Charente. Ce n'était autrefois qu'une petite bourgade nommée *Bardeville,* qui prit en 1081 le nom de Châteauneuf de la construction d'un château, qui en

remplaça un autre récemment incendié. Le grand fief de Châteauneuf, après avoir appartenu aux comtes d'Angoulême, passa à la famille de Nesle; puis, après la mort du comte d'Eu, décapité par ordre de Jean-le-Bon, roi de France, il fut réuni à la couronne. Le traité de Brétigni le livra aux Anglais en 1360. Les habitants de Châteauneuf soutenant le parti des Anglais, Charles V fit assiéger la ville et le château par son frère le duc de Berry, et vint lui-même continuer le siége. La place résista quatre ans, mais se rendit en 1380. Châteauneuf fit ensuite partie de l'apanage des Valois-Orléans et reçut souvent la petite cour de Jean-le-Bon et de Charles d'Orléans, père de François Ier. Charles d'Orléans y mourut en 1495. La veille de la bataille de Jarnac, le duc d'Anjou en chassa la garnison protestante. L'église, classée comme monument historique, est un des plus beaux monuments de l'Angoumois : une partie, la façade surtout, attire l'attention des archéologues. Cette ville fait un grand commerce d'eaux-de-vie (2,500 habitants). Après Châteauneuf, on ne trouve plus de localités importantes snr cette route qui traverse la Champagne, contrée la plus riche de l'Angoumois par le produit de ses vignobles. Mais on peut visiter *Bouteville,* ancienne seigneurie des Taillefer, des Lusignan et des Valois. Il y a de belles ruines pour l'archéologue, de précieux souvenirs pour l'historien. Ce château, élevé sur une vaste plate-forme, offre un aspect grandiose et magnifique par son développement, par la pureté des lignes, par la richesse élégante de son ornementation

et par la beauté des bas-reliefs de l'intérieur. Les restes de François de Montmorency, vice-amiral, décapité en 1627, y sont placés dans un caveau. Si, en partant de Châteauneuf, le voyageur veut se rendre à Cognac, il suit, pour joindre la route de Clermont à Saintes, le plateau des collines qui bordent la Charente, dont il découvre le riche bassin à Saint-Même; là il pourra visiter une église romane, un dolmen et de très belles carrières de pierres de taille exploitées à ciel couvert. De ce point élevé, on découvre une partie de la riche Champagne et la riante vallée de la Charente, où se trouvent de magnifiques habitations.

TABLE DES MATIÈRES